

Lettres de L.-P.-J. d'Orléans duc de Chartres

à

Nathaniel Parker Forth

(1778-1785)

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

AMÉDÉE BRITSCH



PARIS

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

1926

Lettres de L.-P.-J. d'Orléans duc de Chartres

à

Nathaniel Parker Forth

(1778-1785)

PUBLIÉES AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

THÈSE COMPLÉMENTAIRE

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

AMÉDÉE BRITSCH



PARIS

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

1926



INTRODUCTION (*)

I.

L'on n'est jamais si bien trahi que par soi-même : pour révéler un homme, rien n'égale ses lettres privées, écrites de primesaut, loin des indiscrets. De Louis-Philippe-Joseph d'Orléans ces témoignages directs, sans abonder, ne nous font point défaut. Mais jusqu'ici l'histoire ne semble guère en avoir tenu compte, soit qu'on jugeât le personnage classé une fois pour toutes, soit que l'on ne songeât point à entendre des textes encore épars, parce qu'il était admis que le prince, répugnant à écrire (1) au-

(*) SOURCES : Papiers inédits de Nathaniel Parker Forth, et en particulier fragments de son journal (du 30 septembre au 26 décembre 1777 et du 4 janvier au 26 novembre 1778), communiqués dans les originaux par sa petite-fille directe ; Arch. des Aff. Etrang. *Correspondance politique : Angleterre* (1776-1785) ; de Flassan, *Hist. génér. et raisonnée de la diplomatie française* t. VII, Paris, 1811, in-8 ; Benjamin Franklin, *Works*, éd. Jared Sparks, vol. IX, Boston, 1844, in-8 ; George III, *Correspondence... with lord North from 1768 to 1783*, éd. W. Bodham Donne, t. II, London, 1867, in-8 ; Lord Stanhope, *William Pitt et son temps*, trad. Guizot, t. I, Paris, 1862, in-8 ; Sir G. Cornewal Lewis, *Hist. gouvernementale de l'Angleterre depuis 1770 jusqu'à 1830*, trad. Mervoyer, Paris, 1867, in-8 ; G. Bancroft, *Hist. de l'action commune de la France et de l'Amérique pour l'Indépendance des Etats-Unis*, trad. Ad. de Circourt, Paris, 1876, 3 vol. in-8 ; H. Doniol, *Hist. de la participat. de la France à l'établissement des Etats-Unis*, Paris, 1886-92, 5 vol. in-4 ; A. Britsch, *La Maison d'Orléans à la fin de l'Ancien Régime. La jeunesse de Philippe-Egalité* (1747-1785), Paris, 1926, in-8.

(1) Besenval au duc d'Orléans (27 juin 1789) : « ... Je n'attends pas que vous me le mandiez, car je sais que Mgr n'aime pas à écrire, mais je vous supplie de me le faire mander... » (Institut, *Fonds d'Orléans*, L, 19.)

tant et plus que ses pareils, avait le plus souvent emprunté la pensée, sinon la plume d'autrui.

Dès 1800 l'avocat Roussel d'Epinal avait publié, dans un sincère dessein de vérité, un recueil documentaire : *Correspondance de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans avec Louis XVI, la Reine, Montmorin, Liancourt, Birón, Lafayette, etc., etc.* (1). Le général Choderlos de Laclos, ancien secrétaire des commandements du prince, rencontrait avec surprise ce volume à Milan ; il le contrôlait et certifiait à sa femme la parfaite exactitude de la correspondance de Londres ; quant au reste (lettres de la princesse au prince, du prince à ses enfants et journal du fils aîné) il y croyait, sans avoir la même conscience de leur authenticité. Aussi la priait-il de signaler à Feydel ce recueil qui « peut fournir un excellent article sur le degré de confiance que mérite l'opinion publique et sur la différence qu'il faut faire entre les matériaux d'histoire et les mémoires du temps ». Et il concluait avec sagesse, comme s'il se reprochait ce retour sur l'ambitieux passé, auquel il avait dit adieu : « Voilà bien du bavardage sur une chose dont je ne m'occupe plus depuis longtemps, mais cela me prouve, de plus en plus, que le temps amène toujours la vérité ; c'est dommage qu'il ne l'amène pas toujours à temps. » (2).

Roussel s'était offert à communiquer chez l'imprimeur jusqu'au 1^{er} brumaire an IX (23 octobre 1800) les originaux ou les copies certifiées de ses pièces. On les retrouve aujourd'hui, partie aux Archives Nationales et aux Archives des Affaires étrangères : le gros du dossier forme à la Bibliothèque de l'Institut le *Fonds d'Orléans*, légué le 18 mai 1900 par le petit-fils du comte Beugnot, qui aurait reçu ces papiers de J. Fievée en 1795.

Le recueil de Roussel ne livrait guère du duc d'Orléans qu'une

(1) Paris, Lerouge, 1800, in-8, xxxii-33-282 p., plus 8 p. de table ; seconde édition, augmentée de lettres de Louis XVI, de Necker et de notes. Paris, Marchand, 1801, 2 vol. in-18.

(2) Milan, 28 brumaire an IX ; *Lettres inédites de Choderlos de Laclos*, p. p. Louis de Chauvigny 2^e édit., Paris, Mercure de France, 1904, in-18. Voy. mon compte rendu de ce volume : *Rev. des Etudes histor.* 1905, p. 188.

correspondance politique, dictée par Lacroix qui avait brûlé ses minutes, après enregistrement par Clarke (1^{re} partie, p. 33-175). La seconde partie, plus brève (p. 177-219), se bornait à une courte analyse des lettres du prince à sa femme, annoncées sur le titre, et ne donnait tout juste que quatre lettres du père à ses fils. La troisième partie (p. 220-282) contenait quelques extraits d'un journal que le fils aîné avait tenu de sa main, d'octobre 1790 au 23 août 1791. En publiant un peu hâtivement une série des 405 pièces du *Fonds d'Orléans* sous le titre *La Famille d'Orléans pendant la Révolution* (1), M. G. du Boseq de Beaumont et M. Bernos ont complété le recueil précédent. Voilà l'homme et non plus seulement le prince, aux prises avec les difficultés familiales, issues des difficultés politiques. Cette révolution, que la branche d'Orléans avait accueillie de si bonne grâce, la désunit et la déchire avant de la dévorer.

Mais cette correspondance même ne rend témoignage que de Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, à la dernière étape de sa vie. Rien dans les documents de Roussel ou du *Fonds d'Orléans* qui émane du duc de Chartres proprement dit et nous reporte à la jeunesse du prince ; aucune lettre de lui, hors ce mémoire (qu'on lui dicta sans doute en octobre 1778) sur la bizarrerie de sa situation après Ouessant et où il demandait au Roi de créer pour lui la place de colonel général des troupes légères, afin d'en imposer à ses ennemis, de prouver au public la satisfaction de Sa Majesté et de lui rendre la confiance de son beau-père (2).

L'on glanerait au besoin dans les archives publiques et privées la matière d'un recueil préliminaire à celui de Roussel. Cette correspondance de Louis-Philippe-Joseph, duc de Chartres, s'ouvrirait par une simple phrase, tracée d'une plume gauche, à la troisième page d'une lettre de son gouverneur, datée de Paris,

(1) Paris, 1913, in-18, 290 p. — Avant son legs, le comte Beugnot avait publié lui-même quinze de ces pièces dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* (13 le 30 juillet 1894, 2 le 20 juillet 1897.)

(2) *Corresp. de L.-P.-J. d'Orléans...* Introd. p. viii. L'original se trouve aux Arch. Nat., K. 164.

dimanche 22 décembre 1765. Le gros duc d'Orléans, chargé de conduire la pompe funèbre du Dauphin, bataille alors à Fontainebleau sur l'étiquette : ce sont pour lui des journées historiques et le chevalier de Pons, qui gouverne le père mieux que le fils sans doute, lui mande ses conseils avec les nouvelles de Versailles. Le duc de Chartres, qui compte alors dix-huit ans et huit mois, écrit en post-scriptum, comme un petit écolier :

J'embrasse papa de tout mon cœur (1).

Ce puéril autographe juge l'éducation de ce grand enfant gâté.

Le fils à papa, dûment émancipé, ne tarde pas à faire de grands progrès épistolaires. Amant de Mme de Genlis, il se trouve à bonne école. Le curieux volume des Archives des Affaires étrangères (*France*, 319), qui rassemble les copies de lettres interceptées par le cabinet noir de 1771 à 1774, recèle dix lettres de lui, dix miroirs qui nous renvoient l'image du jeune homme, surpris en des rôles différents : d'abord l'amant dans toute sa flamme auquel succède bientôt l'amant refroidi, de retour à la galante amitié, puis le frère, plein de gentillesse, enfin l'époux déjà rassis, qui ne se met plus en frais, mais affectueux dans ses égards et, à travers l'époux qui dicte à sa femme la conduite à tenir envers son propre père, nous entrevoyons le fils qui, guidé par son Egérie, Mme de Genlis, l'ex-maîtresse, joue au plus fin avec sa belle-mère clandestine, Mme de Montesson.

Les cinq lettres d'amour à Mme de Genlis (Paris 24, 26, 30 juillet ; Chantilly, 4, 6 août 1772) (2) sentent un brin la leçon apprise. Malgré quelques boutades bien personnelles, le duc semble répéter un rôle dicté. L'amante vise à régenter l'amant, lui donne un dessin à faire pour l'occuper, lui tracerait presque l'emploi de son temps. Plus spontanées, plus sincères sont les cinq autres lettres, datées de 1773. Celle à la duchesse de Bourbon, sa sœur, du 1^{er} juin ; celle à la vicomtesse de Cambis, écrite

(1) Arch. Nat. R⁺ 827.

(2) Publiées par G. Maugras. *L'idylle d'un « gouverneur »*, Paris, 1904, in-8, 66 p.

au débotté, de Spa le 31 juillet, nous montrent le jeune prince en liberté, avec son tour d'esprit piquant, sa grâce dans la tendresse fraternelle ou dans l'amitié, son élégance un peu brusque dans la coquetterie qu'il garde envers une femme, après rupture à l'amiable :

« ... J'espère que vous croirez facilement, Mme la Vicomtesse, que je saisis avec plaisir les occasions de parler de vous. On parle volontiers de ce qu'on aime et vous n'ignorez pas que je vous aime infiniment. Tous les pays que j'ai parcourus, ni les eaux de Spa, ni les beautés qui y sont réunies ne changeront rien au parti que j'ai pris sur cela. Je vous supplie même de n'en rien faire pour m'en détourner : vous feriez une entreprise inutile... »

Le voilà bien lui-même, tel qu'il plaisait en compagnie, avec du trait plutôt que de la conversation.

Trois ans après, deux lettres, consignées dans les Archives de la Marine (1), nous donnent le ton du marin en service. Louis-Philippe-Joseph, chef d'escadre du 1^{er} avril 1776, commande cette année même la troisième division de l'escadre d'évolutions aux ordres de du Chaffault. Il s'est embarqué à Toulon sur *la Provence* avec la division du Levant qui, traversant la Méditerranée, rejoint le gros de l'escadre à Lagos, le 14 mai à 4 h. du soir. Le soin de son équipage, atteint du scorbut, retient le prince au mouillage durant huit jours. Il mande toute sa contrariété au chef dont il a hâte de prendre les leçons (18 mai). Le mois suivant, son vaisseau *le Solitaire* aborde *la Terpsichore* par une fausse manœuvre qu'il avoue de bonne grâce. Les deux vaisseaux doivent se remettre en état à la Corogne et le prince du sang s'excuse auprès de du Chaffault du retard qu'il met, bien malgré lui, à se rendre sous ses ordres (à bord du *Solitaire*, ce mercredi 12 juin 1776). Ces deux lettres sont parfaites de ton. Dans sa politesse un peu haute qui garde d'un rien la distance du rang, le duc de Chartres marque une déférence, une bonne volonté qui mettaient à l'aise le général. On ne s'étonne point de

(1) B⁴ 134, folios 110 et 124, journal de bord de du Chaffault.

ia popularité qu'il avait acquise aussitôt dans le corps de la marine.

Un bref autographe et douze lettres isolées, dont nous n'avons que la copie, la glane serait mince pour nous faire une idée du duc de Chartres épistolier, si Nathaniel Parker Forth, son correspondant d'outre-Manche, ne nous avait gardé du prince, parmi d'autres papiers, une cinquantaine de lettres authentiques qui s'échelonnent du printemps de 1778 à l'automne de 1785. Je les publie fidèlement, d'après les originaux, dont certains sont encore brillants de poudre d'or ou revêtus du cachet princier ; j'y joins quelques lettres de Mme de Genlis et du marquis Ducrest qui prennent place d'elles-mêmes dans la série. Presque toutes s'adressent à N. P. Forth lui-même ; une seule des quarante-huit lettres ou billets du duc, une seule des dix lettres de Mme de Genlis sont destinées à Mme Forth. Les lettres de la gouvernante comme celle de son frère, tracée en beaux caractères, sont datées et signées avec soin. Le prince prend rarement cette peine. Six lettres seulement portent sa signature entière : *L.-P.-J. d'Orléans* ; deux ne donnent que ses initiales : *L. P. J. D.* C'est moins par nonchalance sans doute que par désir d'échapper sous l'incognito à la curiosité trop souvent malveillante. Aussi griffonne-t-il sans façon d'une plume molle sur du papier d'ordinaire exigü, tandis que Mme de Genlis préfère les grandes feuilles qu'elle couvre régulièrement de son écriture facile et menue. Onze seulement des lettres princières portent l'indication complète du lieu et de la date, vingt-trois indiquent simplement le lieu et le mois sans l'année, onze le lieu et le jour ou le quantième, mais sans le mois, ni l'année ; trois enfin, simples billets destinés à être portés et remis sur-le-champ, sont dépourvus de toute indication. J'ai pu, après une étude minutieuse des textes, des entours et des circonstances, assigner leur date à ces papiers afin de les classer dans l'ordre chronologique. Comme il ne s'agissait ni de chefs-d'œuvre littéraires, ni de textes d'importance soumis à discussion, j'ai jugé superflu de respecter l'orthographe du temps. Les lettres du prince me pa-

raissent sur ce point aussi correctes que celles de l'institutrice. Je n'y relève qu'une légère particularité : la prononciation l'amène à redoubler la consonne médiane dans les mots anglais. Il écrit *Howard, Lewwes, Tunnebridge*. etc..., pour *Howard, Lewes, Tunbridge*. Il m'a semblé utile, surtout pour les noms propres, de rétablir l'orthographe courante et de ne pas laisser croire, par exemple, qu'il y avait trois personnages pour un seul : l'un répondant au nom de *Méris* (graphie du prince), l'autre au nom de *Miris* (graphie de Mme de Genlis), alors que l'intéressé, artiste polonais attaché comme maître de dessin à l'éducation des enfants d'Orléans, signait *Myris*.

L'intérêt de ces lettres est qu'elles forment une suite, sans lacune sensible. Il semble bien que ce lot de papiers nous soit parvenu intact, avec les moindres billets que N. P. Forth gardait avec ordre. Si son correspondant accuse quelques lettres perdues, elles l'ont été dès le moment et par la poste. Mais c'était surtout celles de Forth au prince qui subissaient ces hasards. « Apparemment qu'on n'aura pas voulu que je les reçoive », lui écrivait le duc le 6 mars 1783. Les courriers d'alors étaient sujets aux erreurs, plus que les nôtres peut-être. Aussi le rêve des correspondants était-il de « profiter d'une occasion sûre » (c'était la formule ordinaire pour le début ou la fin des lettres), et ceux qui passaient le détroit, dans un sens ou dans l'autre, devaient se défendre des paquets et des bagages confiés par les amis, qui les auraient mis pour un peu dans la nécessité d'affréter un vaisseau.

Si les lettres du duc de Chartres à N. P. Forth ne sont pas plus nombreuses, c'est que l'Anglais, partageant sa vie entre les deux rives de la Manche, habitait volontiers Paris et que le prince lui-même séjournait à Londres de temps à autre.

Ce fragment de correspondance vaut une confession, car le prince écrit de sa main, sans témoin, en cachette de ses valets de chambre et même de son ami Ducrest. Dans ce tête-à-tête avec Forth, nous connaissons au vrai l'anglomane, qui ne saurait évidemment inquiéter les ministres de Versailles. A peine si

l'ombre des grands événements d'alors passe sur le front du prince. Il ne paraît s'en soucier que dans la mesure où ils traversent ses arrangements personnels. L'Angleterre lui plaît, non comme école de politique, mais comme villégiature où il se repose de ses obligations de prince du sang. Pareil à l'écolier en vacances ou au soldat qui a hâte de quitter l'uniforme, il court là où il croit n'avoir « de compte à rendre à personne ».

Indifférent à la politique, inappliqué à l'ambition, le duc déclare ici son amour de la vie libre et privée. Il appartient à cette suite de princes modernes qui souffrent de leur servitude plus qu'ils ne jouissent de leur grandeur et qui ont abdiqué de fait, dès leur majorité, par lassitude. Il se montre tout au plaisir de mander lui-même ses menues commissions, de faire lui-même ses emplettes, de monter lui-même son ménage, d'ouvrir lui-même la caisse où il trouve le fameux baromètre en miettes, cependant que la guerre d'Amérique excitait dans le royaume les plus nobles sentiments et les intérêts les plus âpres.

Ces lettres, qui se taisent sur ce qu'on est convenu d'appeler la grande histoire, constituent donc moins un document historique qu'un document psychologique.

Pourtant le prince, si distrait qu'il soit en son privé, nous laisse entrevoir la douceur d'un état de guerre assez accommodant, bien caractéristique de l'Ancien Régime. Par ailleurs, son témoignage opportun, en même temps qu'il nous renseigne sur le fameux portrait de Reynolds dont la date restait jusqu'alors incertaine, met fin au prétendu mystère que l'esprit romanesque entretenait autour des berceaux de la belle Paméla et de la douce Hermine, grand'mère de Mme Lafarge.

II.

Nathaniel Parker Forth, le correspondant du duc de Chartres, était né le 9 août 1744 à Ludlow Castle dans le Shropshire, d'une famille originaire d'Irlande. Ce n'était point un homme nouveau, et son nom était déjà cité dans l'histoire d'Angleterre.

Son arrière-grand-père, le chevalier Forth, qui commandait un régiment de cavalerie dans l'armée parlementaire, passa du côté de Charles I^{er} à la bataille d'Edgehill, le dimanche 23 octobre 1642, et décida de la victoire en faveur de la royauté. Bien qu'il ait fini par rejoindre Cromwell, il devint secrétaire de la guerre à la restauration de Charles II.

Son fils, le colonel Forth, était aide de camp du maréchal de Schomberg, le favori de Guillaume III. En récompense de ses services et de ses blessures, le roi lui donna un régiment et le droit de mettre une harpe irlandaise en écartelure. Samuel Forth, le fils du colonel et le père de Nathaniel, fut élu seigneur de Longford dans le comté irlandais de Leinster durant quarante-six ans consécutifs et envoya toujours de ce bourg au Parlement des députés royalistes.

Rien dans les épaves des papiers, que Nathaniel Parker Forth gardait avec soin, ne nous renseigne sur son éducation. La prime jeunesse de cet homme, qui tenait si ponctuellement registre de son temps, reste obscure pour ses descendants. Seule une lettre du grand juge irlandais John Scott, qui recommande chaudement l'avocat Forth à l'un de ses confrères, nous permet de croire qu'il fit ses études de droit et débuta au barreau irlandais. John Scott, qui le présente comme son intime ami, atteste :

... Combien il est estimé de ses confrères aussi bien que de la société en général en tant qu'homme d'honneur, de principes et de science, respecté pour ses talents, son éducation et son intégrité. Une santé délicate et peut-être la timidité de son caractère ont quelque peu retardé ses progrès au barreau et n'ont guère permis le libre jeu de ses facultés dans une carrière limitée où la chance, une bonne dose d'effronterie et une solide constitution sont les meilleurs alliés qu'un homme de cette profession puisse s'adjoindre contre les difficultés du monde (1)...

Quoi qu'il en soit, N. P. Forth voyagea très jeune, par goût autant que pour raison de santé. Il se rendit au Portugal, en Espagne, s'attarda en France. Dès août 1766, si l'on en croit

(1) Harcourt Street, 4 décembre 1778.

un billet amusant du vieux maréchal de Duras, il passait pour bien connaître Paris. Il logeait alors « à la Petite Pologne, vis-à-vis l'épicier » et comme tous les Anglais en France, maquignonnait, vendait ou échangeait voitures et chevaux de carrosse, et faisait le jockey. Nous savons par une lettre d'Horace Walpole à James Crawford, datée de Paris, 6 mars 1766, qu'il devait courir le lundi suivant contre le prince de Nassau ; mais le Roi interdit cette course à la suite d'une querelle qui avait éclaté la veille sur la piste entre lord Forbes et le comte de Lauraguais et qui avait fourni au public l'occasion de manifester son anglophobie. Il semble bien que le jeune voyageur, très apprécié et très aimé de lord Mansfield, avait été introduit par « le père du torysme moderne » dans l'entourage de George III et chargé par son roi de sourdes missions.

De son premier métier, il garda dans la diplomatie secrète la verbosité et les mouvements d'éloquence de l'avocat qui devaient impatienter Vergennes, peu enclin à écouter ce grand faiseur d'adjurations, de protestations et d'exhortations en qui il ne voyait qu'un de ces instruments « qu'on jette en avant avec facilité parce qu'on les désavoue sans peine (1) ».

Pourtant le choix de lord Mansfield et de George III n'était pas malheureux. N. P. Forth avait de quoi plaire chez nous. D'après un mauvais portrait qui reste de lui et le signalement d'un passeport qui lui fut délivré à Paris le 14 août 1792, c'était un grand corps de cinq pieds, neuf pouces (1 m. 86 environ), long de nez et de visage, aux yeux bleus, au poil châtain. Grand viveur, gai soupeur, gros joueur, beau parleur, hardi chasseur et intrépide cavalier, il s'enivrait volontiers en Anglais de bonne compagnie. De sang vif, il prenait aisément la mouche et ne tenait guère en place : il était toujours prêt à courir la poste, par terre et par mer. « Mercure était un paresseux à votre égard », lui écrivait lord Mansfield (2).

(1) Lettre au marquis de Noailles, 13 sept. 1777.

(2) Kenwood, 19 sept. 1777.

Il se posait en ami de la France. « Ecoutez la voix d'un citoyen, d'un cosmopolite qui aime également la France et l'Angleterre », protestait-il à Maurepas le 8 avril 1777. Obligeant, vaniteux et candide, il ne cachait point le plaisir qu'il avait de se mêler à la haute société française. Il plaisait parce qu'il était heureux de plaire. « Je brille, je suis écouté, je suis admiré », note-t-il à diverses reprises dans son laconique journal. Sous des dehors étourdis, il déguisait « infiniment d'esprit et beaucoup de finesse », observait Vergennes (1) qui finira par l'apprécier davantage.

Il sut prendre Maurepas, resté badin, par la gaité autant que par la flatterie. Le vieux ministre, seul grand seigneur de sa génération qui eût appris l'anglais et connût quelque peu l'Angleterre, jeta son dévolu sur le protégé de lord Mansfield. Les circonstances étaient délicates, épineuses, depuis que les Insurgents avaient rompu avec la métropole. En France l'opinion, la marine et le commerce poussaient à les soutenir. Maurepas n'avait foi ni dans les députés américains, ni dans les ressources de son pays, ni dans la volonté de Louis XVI. Il craignait d'engager à nouveau le royaume dans une guerre sanglante et coûteuse avec la Grande-Bretagne. Contre Vergennes et Sartine, il tenait pour une prudente neutralité. Ne pouvant négocier avec lord Stormont, l'ambassadeur officiel, à l'insu de Vergennes, — il voulut disposer pour sa propre politique d'un secret à lui, d'un émissaire à lui. Le 13 février 1777, il proposa donc aux ministres anglais d'agréer N. P. Forth comme son homme de confiance : c'est pour répondre à ce désir que, par lettre scellée du 23 février suivant, écrite après dîner par le comte de Suffolk en sa maison (Duke Street, Westminster) et signée sur-le-champ par les trois lords North, Weymouth et Suffolk, N. P. Forth fut annoncé à Maurepas, au nom de George III, comme *son envoyé particulier à la Cour de Versailles*.

Voici cette lettre de créance dont l'intéressé gardait religieuse-

(1) Lettre à Montmorin, 16 mars 1782.

ment copie. C'était de ses papiers celui dont il tirait le plus d'orgueil, puisqu'il lui permettait de se qualifier « ancien ministre de la Cour d'Angleterre ».

à Londres, ce 23 février 1777.

Monsieur le Comte,

M. Forth nous a fidèlement remis la lettre que Votre Excellence a bien voulu lui confier, datée le 13 février, et selon vos vœux, nous avons eu l'honneur de remettre au Roi, notre maître, la lettre qui y était incluse de *Sa Majesté Très Chrétienne*.

Nous avons mis sous les yeux de Sa Majesté la prière que Votre Excellence lui a adressée en faveur de M. Forth ; et c'est avec une vraie satisfaction que nous avons l'honneur de vous annoncer qu'en considération de la haute réputation dont vous jouissez si justement dans toute l'Europe, Sa Majesté a bien voulu l'écouter.

Nous croyons que les bontés que Votre Excellence veut bien avoir pour M. Forth, et la confiance qu'elle juge à propos de reposer en lui, sont justement méritées, et c'est en considération de ces titres que Sa Majesté nous commande de l'annoncer à Votre Excellence, comme *son envoyé particulier* à la Cour de Versailles.

Il a nos instructions privées, qu'il aura l'honneur de mettre sous vos yeux, et auxquelles vous ajouterez ce que vous jugerez à propos.

Nous avons l'honneur d'être,

Monsieur le Comte,

avec la plus haute considération
de Votre Excellence les plus fidèles et obéissants
serviteurs

North

Weymouth

Suffolk.

à Monsieur

Monsieur le Comte de Maurepas...

La mission de N. P. Forth se passa en longs entretiens confidentiels dans le cabinet du vieux ministre qui l'admettait à toute heure, et en allées et venues de Paris à Londres, — soit par Calais et Douvres, soit plutôt par Dieppe et Brighton, — voyages trop fréquents pour ne pas attirer sur lui l'attention de la police et des novellistes.

Il avait pour instructions de maintenir la paix entre les deux royaumes et pour ce, d'effacer les soupçons de Maurepas à l'égard des intentions britanniques, de l'amener même, s'il se

pouvait, à proposer que d'un accord mutuel, l'armement des troupes et des vaisseaux cessât sur les deux rives de la Manche. Il fut ainsi alternativement, selon Vergennes (1), « un ange de paix et de guerre » : ange de paix, quand il s'employa à atténuer les incidents de mer qui se multipliaient chaque jour plus graves entre les deux nations aux aguets, ange de guerre, quand le 22 août 1777 il tenta d'intimider le ministère français pour favoriser l'emprunt que lançait lord North. De ce jour, il devint un personnage en vue et prit à l'automne, durant le voyage de Fontainebleau, figure d'ambassadeur.

George III lui avait alloué quatre cent livres sterling de traitement par an, plus cent livres par mois pour ses débours, car il jugeait nécessaire à son service que son envoyé particulier vécût à Paris à grands frais. N. P. Forth s'entendait à représenter. C'est alors qu'il connut le duc de Chartres. Cet Anglais pétulant, bel homme de cheval et impatient voyageur, était fait pour s'accorder avec le jeune prince dont les propos inconsidérés servaient à son information. La Cour, hormis Maurepas, était anglophobe ; l'envoyé de George III trouvait au Palais-Royal un appui utile. Quand l'Angleterre rappela son ambassadeur (17 mars 1778), Forth suivit lord Stormont, non sans s'être laissé aller, dans le cabinet de Maurepas et dans celui de Vergennes, à de vifs effets d'audience. L'avocat ne sut contenir le dépit d'avoir été joué et d'avoir, en fin de compte, perdu le procès que son souverain lui avait confié.

Les relations épistolaires n'en continuèrent pas moins avec le vieux ministre, surtout avec le duc de Chartres. C'est à cette liaison, formée sur les champs de courses, à la chasse, au jeu et dans toutes les réunions de plaisir, que nous devons les lettres qui suivent.

A. B.

(1) Lettre au marquis de Noailles, 30 nov. 1777.

**Lettres de Louis-Philippe-Joseph d'Orléans,
Duc de Chartres,
à Nathaniel Parker Forth
(1778-1785)**

1.

Paris, ce 14 mai 1778.

Recevez, je vous prie, Monsieur, tous mes remerciements de vos attentions pour moi. Les chevaux et les chiens (1) ne pouvaient m'arriver dans un moment où ils me fussent plus agréables car j'avais présentement besoin de l'un et de l'autre. J'ai chargé Foissy (2) de vous demander un livre que l'on ne trouve point à Paris. Je pars pour Brest (3) dans l'instant et n'ai pas le temps de vous assurer que j'aurai toujours grand plaisir à vous servir.

L. P. J. d'ORLÉANS.

2.

Paris, ce 27 décembre [1778].

Je vous serai bien obligé, Monsieur, si vous voulez bien faire mettre, dans un ou deux des papiers de nouvelles les plus à la

(1) Forth lui avait envoyé de Londres, le 10 mai, huit chevaux et vingt chiens, conduits par Tom. L'ambassadeur anglais, lord Stormont, rappelé, avait quitté Paris dès le 21 mars, mais les hostilités tardèrent dans la Manche jusqu'à l'été. D'ailleurs l'état de guerre n'interrompit point les communications d'une rive à l'autre. Voyez la réponse de Versailles à une demande de passeport pour un gentilhomme anglais, 17 nov. 1778. (Mme du Deffand, *Lettres*, éd. Toynbee, III, 472.) Forth s'emploiera plusieurs fois durant la guerre à faire lever l'embargo pour les gens de Louis XVI ou des princes qui viennent quérir des chevaux.

(2) Ecuyer du prince.

(3) Faire l'inspection générale de l'armée navale rassemblée dans cette rade,

mode, le paragraphe que vous trouverez dans cette lettre, le plus tôt possible après que vous l'aurez reçu (1). Je n'ai que le temps de vous souhaiter le bonjour pour ne pas perdre l'occasion de Milord Cholmondeley (2) qui part dans l'instant. Adieu donc, Monsieur, au plaisir de vous voir dans quelques mois, j'espère.

Comme l'entrée des papiers anglais est défendue à présent en France, je vous serai bien obligé de m'envoyer par un des courriers le papier où sera ce paragraphe.

3.

A Paris, ce dimanche 3 [octobre 1779].

J'imagine, Monsieur, qu'à Londres comme à Paris, quand on a envie de retirer un enfant de ce que l'on appelle les Enfants trouvés, (3) en remplissant quelques formalités, on en est le maître. Si cela est ainsi, vous me ferez un très grand plaisir de vouloir choisir dans le nombre de ceux que le Roi d'Angleterre fait nourrir, une petite fille brune, jolie, âgée de six ans seulement, qui n'ait surtout pas le nez trop long et ne sache pas un mot de français. Je désirerais que vous voulussiez arranger les choses de façon que jamais personne ne pût la réclamer, parce que mon projet est de la faire élever avec mes filles qui, ont trois ans et par ce moyen qu'elles apprennent l'anglais en jouant avec cet enfant. Je vous demande pardon de vous donner encore cette peine. Mais je me trouve si bien de m'adresser à'

(1) Le paragraphe fut-il inséré ? Je l'ai recherché en vain dans les diverses collections de journaux conservées au British Museum. Sans doute était-ce une nouvelle relative au combat d'Ouessant ou à la charge de colonel général des hussards que le Roi venait d'accorder au duc de Chartres.

(2) George-James Cholmondeley (1749-1827) d'abord vicomte puis comte Malpas, enfin Marquis de Cholmondeley, petit-neveu d'Horace Walpole, l'un des Anglais le plus répandus dans la société française, celui-là même qui s'entremet entre Franklin et lord Shelburne pour l'échange des premiers mots de paix (fin mars 1782). Les Cholmondeley passent et repassent dans les lettres de Mme du Deffand.

(3) Il y avait à Paris deux hôpitaux des *Enfants-Trouvés*, l'un établi au faubourg Saint-Antoine, l'autre vis-à-vis l'Hôtel-Dieu, tous deux desservis par les sœurs grises et entretenus aux frais des communautés de prêtres et de moines. Celui de Londres, rebâti depuis 1747 au nord de la ville, était renté par plus de dix mille souscripteurs.

vous que je ne m'en corrigerai pas. Si le moyen que je vous propose pour avoir cette petite fille n'était pas possible et que vous en connussiez un autre, je vous serais bien obligé de l'employer. Je désirerais qu'elle arrivât à Paris dans le courant de l'hiver.

Adieu, Monsieur, recevez, je vous prie, tous mes remerciements. J'ai entendu dire ici que le Roi d'Angleterre venait de vous donner une marque de sa satisfaction (1). J'espère que vous ne doutez pas de la joie que j'aurais que cela fût et de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde.

J'ai dit à un nommé Biger, qui est attaché à la petite écurie du Roi, de passer chez vous avant de revenir en France. Je vous serai bien obligé de me répondre par lui. C'est un homme fort sûr.

4.

Paris, ce 15 octobre [1779].

Je vous ai écrit une longue lettre par la Poste pour une petite fille que je vous prie de m'envoyer, Monsieur. Si vous ne l'avez pas reçue, mandez-le moi, je vous en prie, et pour lors je vous réécrirai tout ce détail par une occasion plus sûre. Ne doutez jamais, je vous prie, des sentiments que j'ai pour vous.

L. P. J. d'ORLÉANS.

5.

A Paris, ce 13 décembre [1779].

Toujours bien des remerciements, Monsieur, je n'ai qu'une chose de plus à vous demander au sujet de la petite fille que vous m'enverrez. C'est qu'elle ait une bonne prononciation et si, pour cela, il vous était nécessaire de la prendre d'un an ou deux plus âgée, je m'en rapporte à vous absolument.

J'ai demandé à Darwine, de sellier, différentes choses, entre autres une voiture, des tapis. Je ne sais pas trop comment faire venir tout cela, mais comme je n'en suis pas du tout pressé, si

(1) La clef d'or de chambellan,

vous connaissez quelque occasion sûre, je vous serais bien obligé de la lui indiquer pour qu'il en profite.

Adieu, Monsieur. Je voudrais bien trouver quelque occasion de vous rendre dans ce pays-ci les attentions que vous avez pour moi.

6.

Paris, ce 12 février [1780].

J'ai reçu ce matin votre lettre, Monsieur, et je vous renouvelle mes remerciements. Saint-Denis (1), qui vous remettra ma lettre, doit revenir ici à Pâques ; il pourra peut-être me ramener la petite fille que vous voulez bien m'envoyer. Je ne vous cacherai pas que je suis un peu effrayé de la naissance de celle dont vous me parlez. Je crains que, quand elle aura été élevée avec soin, ses parents ne désirent la reprendre ou qu'il ne faille faire quelque chose pour sa famille qui me paraît bien nombreuse. J'en aurais préféré une absolument isolée, mais, si vous avez pris des précautions pour que celle-ci soit comme si elle n'avait pas de parents dans le monde, je m'en rapporte absolument à vous, Monsieur, et vous prie d'être persuadé de ma reconnaissance.

7.

A Paris, ce 17 avril 1780.

Je ne sais ce que vous êtes, si c'est un dieu ou un diable, mais il faut que vous soyez l'un ou l'autre, pour avoir trouvé le petit ange que vous m'avez envoyé (2). Je sens que je ne pourrai

(1) Marchand de chevaux, chargé par le prince de lui acheter un beau cheval anglais. (Genlis, *Mém.* III, 134.)

(2) Anne ou Nancy Syms, dite Paméla, née le 28 février 1774 à Gander Bay, près de Fogo (Terre-Neuve), de William Brixey, capitaine de vaisseau marchand et de Mary Syms, fille de colon anglais. Abandonnée par son amant qui l'avait emmenée à Bristol (Angleterre), la mère se retira dans le Comté de Hants à Christchurch dont le R. Thomas Jeans, ancien chapelain de l'ambassade anglaise à Paris, était vicaire. C'est ce clergyman qui négocia avec Mary Syms la remise de l'enfant à son ami N. P. Forth, le 4 février 1780. Forth l'avait annoncée au duc en ces termes : « J'ai l'honneur d'envoyer à V. A. S. la plus jolie jument et la plus jolie petite fille de l'Angleterre. » (Genlis, *Mém.* III, 134.)

Sur le roman de Paméla et cette prétendue énigme de l'histoire, voyez :

jamais vous en témoigner assez de reconnaissance, car il faut que vous vous soyez donné des peines incroyables pour trouver une aussi charmante créature et aussi semblable dans tous les points à ce que je vous l'avais demandée. Je voudrais bien que vous puissiez désirer quelque chose de ce pays-ci ; je vous assure que je n'aurai jamais de moments plus agréables dans ma vie que ceux où je pourrai vous prouver toute ma reconnaissance. En attendant, ne doutez pas, je vous prie, Monsieur, de la sincère amitié que j'ai pour vous.

L. P. J. d'ORLÉANS.

8.

A Paris, ce 16 mai 1780.

J'espère que vous avez déjà reçu, Monsieur, tous mes remerciements de la charmante petite créature que vous m'avez envoyée. J'espère que j'en aurai bientôt d'autres à vous faire, car je désirerais bien que vous pussiez faire obtenir un passeport à Jean Singleton que j'ai envoyé en Angleterre me chercher quatre juments de course pour qu'il pût revenir aussitôt qu'il les aura achetées et par Calais, sur un bâtiment parlementaire. Si c'était possible, j'en aurai facilement un (1) de notre Cour. Si vous pouvez me le faire avoir de la vôtre, je vous en serai bien obligé.

Vous pourrez peut-être fort facilement me faire gagner un pari dont il a été fort question aujourd'hui à dîner et qui n'a pas été terminé. On a pris pour juge le Club de Newmarket.

Voici l'énoncé du pari :

Quand on propose devant plusieurs personnes de parier tant, que telle chose est ou n'est pas, et qu'une personne a répondu

Gérald Campbell, *Edward and Pamela Fitz-Gerald*. Londres, 1904, in-8 ; Amédée Britsch, *Mme Lafarge et le roi Louis-Philippe*. La légende et l'histoire. (*Le Correspondant*, 10 avril 1913) ; J. Turquan et Lucy Ellis, *La belle Pamela*. Paris, 1923-1924, 2 vol. in-8. Ce dernier ouvrage, qui ne manque ni de verve, ni d'information, est gâté par le parti pris. L'auteur, mêlant l'authentique et l'apocryphe, et sollicitant jusqu'au texte des romans et nouvelles de Mme de Genlis, s'est évertué à nier l'évidence pour complaire, semble-t-il, aux descendants de son héroïne.

(1) Un passeport ou laissez-passer.

à la proposition DONE (1), celui qui a proposé est-il engagé avant d'avoir répondu aussi DONE.

Si je pouvais par votre moyen savoir l'avis du Club, je me conduirais en conséquence (2). Adieu, Monsieur, je vous souhaite une bonne santé et d'ailleurs tout ce que vous pouvez désirer.

9.

Paris, ce 15 novembre 1780.

Vestris (3), que vous connaissez fort bien, me prie de lui donner une lettre de recommandation. Je ne crois pas pouvoir le recommander mieux qu'à vous, Monsieur, connaissant votre goût et votre manière d'obliger. Je profite aussi de cette occasion pour vous prier de m'envoyer, s'il vous est possible, l'extrait baptistaire ou de baptême de la petite fille que vous m'avez envoyée, et dont je ne saurais vous faire trop de remerciements, car elle est charmante. Si vous voulez bien y joindre un almanach pour l'année 81, je vous en serai sensiblement obligé. Adieu, Monsieur, je voudrais bien vous être bon à quelque chose dans ce pays-ci.

10.

A Paris, ce 2 juin [1781].

Comme un étourdi, Monsieur, j'ai oublié de vous écrire pour vous prier de faire avoir des passeports à Thomas et à Singleton qui me ramènent des chevaux. Si vous voulez bien leur faire avoir aussi un ordre pour qu'on leur donne trois vaisseaux en état de transporter trente ou quarante chevaux, je vous en serai infiniment obligé. J'aurai un passeport de ce pays-ci pour qu'ils arrivent à Calais. Je connais par expérience votre obligeance, ce qui fait que je me suis adressé à vous, de préférence à tout au-

(1) Topé-là.

(2) « Par amour-propre trop circonspect, et peut-être avide en paris... », écrira du duc le prince de Ligne en 1793.

(3) Vestris cadet, le « diou de la danse » et son fils allaient, malgré la guerre, se produire outre-Manche. Selon Bachaumont (28 février 1781), ils n'eurent pas toujours à se féliciter du public anglais,

tre. Adieu, Monsieur, recevez, je vous prie, mes remerciements sur les services que vous m'avez déjà rendus et sur ceux que j'espère que vous me rendrez encore, et soyez sûr que j'en serai toujours reconnaissant.

L. P. J. d'ORLÉANS.

11.

Paris, ce 27 juin [1781].

Je viens de faire faire, Monsieur, un dessin (1) de mes filles, de Mme de Genlis et de ses filles, dans lequel vous verrez aussi le portrait de la petite fille que vous m'avez envoyée, que Mme de Genlis aime comme les siennes propres et dont je ne saurais trop vous faire de remerciements parce qu'elle est véritablement charmante, que je désirerais faire graver en manière noire par le meilleur graveur (2) de Londres. Je vous serai infiniment obligé de vouloir bien vous charger encore de cette commission. J'espère que vous voudrez bien vous charger d'arranger tout avec lui pour le prix et pour tout ce qui s'ensuit. Vous trouverez aussi un portrait de Mme de Genlis seule, que je désirerais qui fût gravé aussi.

Adieu, Monsieur, je vous importune souvent de mes commissions, mais aussi, c'est votre faute : pourquoi les faites-vous si bien ? Ne doutez jamais, je vous en prie, de la reconnaissance que j'en ai.

Je vous serai bien obligé de m'envoyer l'adresse du graveur que vous aurez choisi.

12.

Villers-Cotterets, ce 26 juillet [1781].

Fitz-James (3) m'a fait part de votre lettre, Monsieur. Je dési-

(1) Par Sylvestre Myris, né vers 1750, selon les uns en Pologne, selon les autres en France de parents polonais, et attaché comme maître de dessin à l'éducation des enfants d'Orléans. La Harpe avait tourné un septain pour mettre au bas de cette estampe, intitulée *la Gouvernante*. (*Corresp. littér.* Paris, 1804, t. III, 247.)

(2) Valentin Green (1739-1813), le célèbre graveur de S. M. Britannique.

(3) Jacques-Charles, marquis de Fitz-James, né à Paris le 26 nov. 1743,

rerai bien que vous fissiez graver celui de Mme de Genlis en manière noire aussi ; quant au prix, je n'en rapporte à vous absolument. Si vous voulez bien faire dépêcher un peu les graveurs, je vous en serai bien obligé.

Adieu, Monsieur, je voudrais bien pouvoir vous être bon à quelque chose dans ce pays-ci, pour reconnaître toutes vos obligations pour moi.

13.

Paris, ce 12 février [1782].

Je serai certainement charmé, Monsieur, de vous voir à Paris. Je n'ai dans ce moment-ci rien à vous demander d'Angleterre. Je vous serai seulement bien obligé si vous pouvez me rapporter le DESSIN DE LA PLUS GRANDE GRAVURE parce que je voudrais y changer une des figures, l'une de mes filles étant morte (1) et ne désirant par conséquent plus avoir son portrait, je voudrais voir s'il est possible de mettre autre chose à la place. Si cela ne se peut pas, je vous prierai de dire que j'y renonce absolument.

Je suis bien fâché de n'avoir dans aucune de mes maisons un appartement à vous proposer, j'espère que vous vous logerez près du Palais-Royal et que je vous verrai souvent. Vous pouvez être sûr que je ne parlerai point de votre arrivée (2). Je vous prie, Monsieur, d'être persuadé du plaisir que j'aurai à vous voir et à vous être utile dans ce pays-ci.

N'oubliez pas, je vous prie, de me rapporter le dessin de la plus grande gravure. Recevez, je vous prie, mes remerciements des superbes boucles (3) que vous m'avez envoyées, elles sont admirables et font l'étonnement de tout le monde.

marié le 26 décembre 1768 à Marie-Claudine-Sylvie de Thiard et l'un des familiers du prince.

(1) L'ainée des jumelles, Mlle d'Orléans, décédée le 6 février 1782.

(2) Forth devait venir à Versailles en mission secrète. Le 14 mars 1782, il passait une heure et demie dans le cabinet de Vergennes.

(3) Boucles pareilles sans doute à celles qu'avait lancées le prince de Galles (Thackeray. *Les quatre Georges*, trad. Le Foyer, Paris, 1869, p. 141).

14.

LE DUC A MME FORTH.

A Paris, ce 2 avril[1782].

Je ne sais, Madame, comment vous témoigner ma reconnaissance de toutes les jolies choses que M. Forth m'a remises de votre part. La bassinoire fait l'admiration et l'étonnement de tout ce pays-ci. Je voudrais bien qu'il produisît quelque chose qui pût vous plaire. Comme je crois que ce qu'on y fait le mieux est la porcelaine, j'espère que vous voudrez bien en accepter quelques pièces qui m'ont paru assez agréables parce qu'elles réunissent la collection des oiseaux, d'après l'ouvrage de M. de Buffon. Ils n'y sont pas encore tous, mais j'aurai soin qu'elle soit complète, à mesure qu'ils paraîtront. J'espère, Madame, que vous voudrez bien me donner de vos nouvelles et me croire votre très humble serviteur.

L. P. J. d'ORLÉANS.

Voudriez-vous bien, Madame, dire bien des choses pour moi à M. Forth et lui annoncer qu'il recevra bientôt un gros paquet de moi et que je le prie de me faire savoir à qui il faut que j'en l'adresse à Douvres pour qu'il lui arrive sûrement.

15.

LE DUC A N. P. FORTH.

Paris ce 26 juillet [1782].

Vraisemblablement, Monsieur, je me suis mal expliqué avec vous, car vous me supposez un plan de conduite et une manière de vivre qui n'est point du tout celle que je compte avoir. Entre autres choses, vous croyez que j'irai à Londres pour y briller. Ce n'est point du tout là mon projet. La maison que je vous ai prié de me chercher était, à ce qu'il me semble, une maison de cinq à six mille livres de loyer avec les meubles, et par conséquent d'environ quarante mille écus d'achat, si vous trouviez plus facilement à acheter qu'à louer. J'aurais cependant préféré ce dernier. C'est exactement un pied-à-terre que je désire avoir

à Londres, où je puisse arriver de Paris quand bon me semble, et n'avoir à rendre compte de ma conduite à personne.

Vous voyez que cela est bien loin de vouloir tenir un grand état et recevoir tous les princes et seigneurs. Mais, pour vous rendre compte de tous mes projets, ayant une fois ce pied-à-terre, et y ayant passé quelque temps pour me mettre un peu au fait du pays, pour lors il sera possible que je loue de temps en temps une grande maison pour y tenir l'éclat dont vous parlez, y recevoir M. le Duc de Chartres (1) et peut-être mes enfants.

Mais ce que je désire à présent est exactement un trou et rien de plus, un trou cependant où je désire avoir, ou au moins fort à portée, des écuries pour douze chevaux et comme je vous ai dit, donnant SUR UNE PROMENADE. Il m'est absolument égal qu'il soit dans le quartier des gens de bon ton.

Vous voilà, j'espère, bien au fait de mes projets pour l'Angleterre, de mes désirs pour mon établissement dans ce pays. Ainsi je suis tranquille. D'ailleurs tous les arrangements à faire entre vous et moi ne seront pas difficiles, car il y a longtemps que je connais vos soins et vos attentions pour moi et que j'espère que vous ne doutez pas du désir que j'ai de vous en prouver ma reconnaissance.

Ce n'est pas tout. Vous devez vous ressouvenir que, quand vous êtes venu à Paris, je vous ai prié de m'envoyer encore une petite fille. Je ne me flatte pas qu'elle sera aussi gentille que Paméla. Mais, choisie par vous, elle sera sûrement bien. Je voudrais l'avoir au mois de mars prochain et voici les choses essentielles qu'il faut qu'elle ait absolument :

6 ans passés, c'est-à-dire entre 6 et 7 ans,
blonde ou brune, cela est égal, mais pas rousse,
et, par-dessus toutes choses, blanche,
ne sachant point le français du tout.

Je me meurs de peur que vous ne vous repentiez de faire si bien mes commissions, car je sens que j'en abuse par trop. Aussi

(1) Il voyageait d'ordinaire incognito sous le nom de comte de Joinville.

je vous en demande mille pardons, Monsieur, mais j'espère que vous me mettrez un jour à l'épreuve et vous verrez que je ferai toujours ce qui pourra vous être agréable avec bien du plaisir.

Adieu, Monsieur. Voudriez-vous bien vous charger de mes compliments pour Mme Forth et de lui dire que je suis honteux qu'elle n'ait pas encore la porcelaine. Mais les ouvriers de ce pays-ci ne finissent point.

Je vous dois, à ce que je crois, 100 louis. Faites-moi dire A QUI VOUS VOULEZ que je les remette.

Envoyez-moi, je vous en prie, un plan de Londres.

16.

[Début d'août 1782].

Lettre demi-dictée, demi-écrite.

Votre dernière lettre m'est arrivée hier, Monsieur, et je n'ai aucune connaissance de la première. Vous auriez déjà reçu la porcelaine, si un petit changement que j'ai commandé ne l'avait empêché d'être finie aussi promptement que je le croyais. Vous ne pouvez même pas l'avoir encore d'ici à un mois ou cinq semaines. Je vous suis bien obligé des boules et vous prie de me les envoyer aussitôt que vous pourrez. Quant à la maison pour [mon ami] elle est un peu plus chère qu'il ne le désirait, mais il passera par là-dessus et la gardera volontiers, si elle est auprès d'une promenade. Je vous serai bien obligé de me mander où elle est et de m'envoyer, si cela est possible, un plan de Londres détaillé (ce que l'on ne trouve point à Paris) avec l'endroit où elle est marqué dessus.

Je crois que c'est un pur hasard si je n'ai pas reçu votre première lettre et que vous pouvez m'écrire tout simplement, en toute sûreté.

[De sa main]. *Comme j'étais dans le bain, j'ai dicté le commencement de ma lettre. Quant au remboursement, je désirerais qu'il ne se fît pas en une fois et en tout ; je vous avouerais que j'aurais mieux aimé louer qu'acheter.*

Cependant j'attends le plan et votre réponse pour m'en réjouir tout à fait ou vous prier de prendre d'autres arrangements.

Adieu, Monsieur, bien des compliments à Mme Forth. Tout le monde parle de paix ; ainsi j'espère que je me trouverai bientôt en Angleterre. Répondez-moi, je vous en prie, le plus tôt que vous pourrez.

17.

Paris, ce 8 août [1782].

J'espère avoir bientôt de vos nouvelles, Monsieur ; tout le monde reparle ici de paix plus que jamais. On ne doute pas qu'elle ne soit faite cet hiver. Ainsi je désire par conséquent mon petit pied-à-terre. Je vous prierai de n'en point parler à Monsieur Ducrest, si vous le voyez, qu'il ne vous en parle. Ce Monsieur Ducrest est un homme que j'aime beaucoup ; il est frère de Mme de Genlis, il va en Angleterre pour la santé de sa femme (1). Je lui ai donné votre adresse comme celle de l'homme le plus obligeant que je connaisse et qui pourrait lui être le plus utile. Je vous le recommande, Monsieur, et vous prie de ne pas douter de toute mon amitié.

Ces vilains faiseurs de porcelaine n'ont point encore fini ; ils me la promettent cependant pour dans huit jours.

18.

Paris, ce 15 août [1782].

Je réponds, Monsieur, à la lettre que vous m'avez écrite en date du 27 juillet (et que je n'ai reçue, je ne sais par quel événement, qu'il y a quatre jours) article par article :

1° Les meubles 2.000 louis, à jugement d'experts ou jurés. Je n'en s'oucie point. Les experts ou jurés, dans ce pays-ci, sont obligés de prendre au prix de leurs estimations. J'imagine

(1) Charles-Louis Ducrest, né le 28 avril 1747, avait épousé le 12 février 1775 Marie-Louise-Bonne-Alexandrine de Canouville de Raffetot. Elle mourut à Nice le 24 octobre de cette année 1782, dans sa vingt-sixième année, laissant un fils César, qui sera élevé à Bellechasse avec les princes.

que les mêmes règles existent en Angleterre. Je ne veux point de ces meubles, aimant mieux les choisir, quitte à payer plus cher.

2° La maison, quoiqu'elle soit plus chère que je n'avais d'abord imaginé, j'en suis enchanté, vous en fais mes remerciements, comme vous l'aviez prévu et la garde avec plaisir, en vous priant cependant de me faire dire pour combien de temps est le bail, le n° de la maison, etc., sans quoi, en affaire, on ne sait à quoi s'en tenir.

Me voilà donc avec une maison dans PORTLAND PLACE (1) LOUÉE 350 LOUIS PAR AN. J'attends de vous une lettre pour savoir combien de temps je puis compter sur cette maison. Sans meubles (je me fais un plaisir de les choisir en arrivant à Londres). Il me reste à savoir de quelle manière je dois payer le loyer de cette maison, quelles en sont les taxes et vous prier de vouloir bien y mettre un concierge, jusqu'à ce que j'aie pris quelques arrangements à cet égard. Quant à ce que je vous dois d'ailleurs, nous arrêterons notre compte quand bon vous semblera. Je connais trop votre obligeance et votre honnêteté pour m'en embarrasser un moment. Vous connaissez ma reconnaissance de toutes vos attentions, au moyen de quoi je suis parfaitement tranquille et attends votre réponse à celle-ci, en même temps que celle aux deux dernières que je vous ai écrites, en vous priant toujours de faire bien des compliments à Mme Forth.

19.

Paris, ce 18 août [1782].

Plus j'ai de relations avec vous, Monsieur, et plus je m'attache à vous, plus je vous donne de commissions et plus je vois qu'il est agréable de vous en donner. Ainsi, si je vous importune beaucoup dorénavant, c'est votre faute : pourquoi m'avez vous donné tant de satisfaction ?

(1) N° 35. Forth y habita lui-même, d'accord avec le prince, d'octobre 1782 à octobre 1788.

Tout ce que vous avez fait jusqu'ici pour les gravures me paraît parfait ; faites d'ailleurs tout ce qui vous conviendra. J'ai une confiance aveugle en tout ce que vous ferez, je suis payé pour cela. Si vous voulez bien tirer l'argent qui vous sera nécessaire sur M. Perrégaux, (1), banquier à Paris, je vous en serai bien obligé, je vais le prévenir en conséquence. Quant à ce que vous a proposé un marchand d'estampes pour les plaques, je ne m'oppose point du tout à ce qu'elles soient vendues, après que j'en aurai eu une certaine quantité d'épreuves ; au contraire même ! car l'artiste qui a fait le dessin m'a demandé en grâce de les laisser vendre pour sa réputation et je serais charmé de lui faire ce plaisir. Ainsi vous ferez sur cela tout ce que vous jugerez convenable. JE M'EN RAPPORTE A VOUS absolument comme SUR TOUTES AUTRES CHOSES, je vous le répète encore, et vous prie d'être également persuadé, Monsieur, de toute mon amitié et de la reconnaissance que j'ai des soins que vous voulez bien prendre pour moi.

20.

A Saint-Leu (2), ce 25 août [1782].

Vous devez avoir reçu, Monsieur, à présent une lettre de moi où je vous mande, avant d'avoir reçu les derniers détails que vous me faites par celle-ci, que je suis charmé de la maison que vous m'avez louée, que je vous prie seulement de me défaire des meubles, si cela vous est possible ; si cela ne vous l'est pas, je les garderai, le mal ne sera pas bien grand. J'aurais mieux aimé les choisir moi-même, quitte à les payer un peu plus cher, comme je vous le mandais, parce que je suis persuadé que les

(1) Alphonse-Claude-Charles-Bernardin Perrégaux, mort comte et sénateur de l'Empire en 1808. Venu très jeune de Neuchâtel (Suisse) à Paris, il dirigeait alors une banque considérable qui résista à la Révolution, reprit de plus belle après le 18 brumaire et devint ensuite la maison Jacques Lafitte et Cie.

(2) St-Leu-Taverny, à 19 km. au nord de Paris, « maison charmante », aujourd'hui détruite, que le duc de Chartres avait achetée pour ses enfants qui y passaient chaque année la belle saison avec Mme de Genlis. (*Mém.* III, 154).

meubles, ainsi que les femmes, il faut les prendre selon la fantaisie du moment. Voilà la seule objection que j'ai à faire et à laquelle je ne tiens pas beaucoup d'ailleurs.

Recevez tous mes remerciements. Je suis enchanté de la position de la maison ; tout ce qu'il y a d'anglais ici m'a dit que c'était un quartier tout neuf. Envoyez-moi, je vous prie, le plus tôt que vous pourrez, les plans de Londres.

Quant à l'arrangement que vous me proposez, je l'accepte avec grand plaisir, à cela près de la clause de payer un tiers et les frais. Vous me ferez grand plaisir d'y loger quand vous viendrez à Londres ; outre la satisfaction que j'aurai de vous rendre ce petit service, j'aurai celle d'être sûr que ma maison sera bien tenue et bien entretenue. Je me servirai avec plaisir des meubles que vous y aurez mis, dans le premier moment de mon arrivée, en attendant que j'ai fait les acquisitions nécessaires à un ménage, car je veux arranger cette maison de manière que j'y arrive de Paris, comme j'arrive à Monceau : c'est une de mes fantaisies que l'on trouvera peut-être extraordinaire, mais n'importe ! Voilà donc une affaire terminée et bien entendue entre nous. Il ne me reste plus qu'à signer le bail que je vous prie de passer pour moi, sous le nom de Louis-Philippe-Joseph, Comte de Joinville. Vous me ferez savoir ce qu'il est nécessaire de faire pour cela, et, si L. P. J. Joinville a besoin de caution, j'espère que vous voudrez bien lui en servir.

Adieu, Monsieur, vous ne me parlez plus de mes boules. Je serai cependant bien aise de les avoir, ainsi que la petite fille, pourvu toutefois que vous ne vous fassiez pas lapider pour cela. Vous connaissez l'amitié que j'ai pour vous et par conséquent la part que je prends à ce qui vous arrive d'heureux. J'espère que Mme Forth est rétablie à présent. Je vous prie de lui faire mes compliments.

21.

[Début de septembre 1782].

Monsieur Green m'a parlé d'un arrangement à faire pour le changement que je désire qu'il fasse à la gravure de mes deux

filles. Il m'a dit que celui que lui avait expliqué M. Myris lui serait fort incommode à faire ; je comprends bien que, comme cela lui donnera beaucoup plus d'ouvrage, il faudra lui donner plus que nous n'en n'étions convenus.

Je m'en rapporte à vous sur l'arrangement qu'il y a à faire avec lui pour cela et je lui ai dit que je vous en écrirais ; ainsi tout ce que vous ferez sera bien fait. Je vous demande seulement de lui faire faire les changements nécessaires, d'après le dessin que je vous enverrai, en convenant avec lui de ce qu'il faudra lui donner de plus pour sa peine.

Adieu, Monsieur, j'attends de vos nouvelles avec impatience. Vous devez avoir reçu une lettre de moi, il y a fort peu de jours, datée du 25.

22.

Paris ce 4 octobre 1782.

La manufacture de Sèvres m'a enfin envoyé, Monsieur, une partie de la porcelaine dont je vous avais parlé, il y a déjà si longtemps (1). Comme il n'y a qu'un homme qui peint ces sortes d'oiseaux, ils disent qu'ils ne peuvent pas aller bien vite dans ce genre-là. D'ailleurs ils ont été obligés de tout quitter pour fournir les présents que M. le Comte d'Artois a fait à son passage à Madrid (2), ce qui fait qu'ils n'ont pu m'en donner davantage. Je l'ai adressé, ainsi que vous me l'aviez marqué, à Monsieur Peter, consul anglais à Ostende, pour vous la faire remettre. Elle doit être partie aujourd'hui.

J'ai fait part de votre lettre à Mme de Genlis qui est enchantée. Elle me charge de vous demander si cela ne vous incommoderait pas beaucoup de la garder jusqu'au mois de janvier ou de février, parce qu'elle n'aura pas de quoi la loger commodément avant ce temps-là. Cette demande n'est, comme vous sentez bien, que dans le cas où cela ne vous dérangerait pas au

(1) Du 30 sept. 1792. — Livré à Mgr le Duc de Chartres : service fond bleu céleste pointillé, oiseaux d'après M. de Buffon. (12 compotiers, 2 beurriers, 2 seaux à glace, 1 jatte à punch et mortier) contre facture de 1836 livres, acquittée le 15 mai 1783. (Arch. Manufact. de Sèvres).

(2) Le frère du Roi se rendait au camp de Gibraltar.

tout. Ainsi mandez-moi tout franchement si vous le pouvez et, si vous ne le pouvez pas, au juste dans quel temps vous comptez l'envoyer.

Quant aux meubles, je vous avoue que j'ai toujours la même répugnance pour les avoir et que, si vous pouvez m'en débarrasser, vous me ferez plaisir.

J'ai fait un pari que je crois que j'ai perdu... Mais n'importe, je veux être condamné dans les règles, et pour cela, je vous prierai de me mander, après avoir pris des renseignements sûrs, quel était l'armement du RAINBAU, vaisseau de cinquante canons, qui a pris une de nos frégates appelée l'HÉBÉ, combien d'hommes d'équipage et le calibre des canons. Adieu, Monsieur, recevez encore tous mes remerciements. Je pars pour aller me promener en Italie, pendant trois mois environ ; ainsi, je vous serai bien obligé de ne m'envoyer tout ce que je vous ai demandé (excepté les plans de Londres que je n'ai pas encore reçus et que je voudrais bien avoir) que vers la fin de janvier.

Voulez-vous bien vous charger de mes compliments pour Mme Forth et me mander si elle a été contente de la porcelaine. Je désire bien qu'elle lui plaise ; si elle avait quelques commissions à me donner pour l'Italie, je m'en chargerais avec bien du plaisir.

23.

MME DE GENLIS A N. P. FORTH.

Trouvant une excellente occasion, Monsieur, pour faire venir la petite fille que vous voulez bien me destiner, je vous supplie d'avoir la bonté de la remettre à la femme de chambre de Madame Swinburne (1) qui l'amènera à Paris. Permettez-moi, Monsieur, de profiter de cette circonstance pour vous remercier, ainsi que Mme Forth, des soins que vous avez bien voulu prendre l'un et l'autre, relativement à cette enfant. Ma chère petite Pamela

(1) Henri Swinburne (1743-1803) voyageur et archéologue, quatrième fils d'un baronnet catholique du Northumberland, avait été élevé en France, à l'abbaye de La Celle en Brie. Il avait épousé en 1767 Martha Baker qu'il avait rencontrée à Paris, catholique comme lui et ancienne élève des Ursulines. Le ménage, fort bien accueilli dans les cours catholiques du continent, séjournait volontiers dans le midi de la France ou en Italie.

est encore un sujet de reconnaissance et je sens tous les jours plus vivement tout ce que je vous dois à cet égard. Si vous avez des commissions à donner dans le pays que j'habite, je vous demande la préférence, je les exécuterais avec autant de plaisir que de zèle, et d'empressement.

M, le duc de Chartres est parti pour l'Italie ; il sera à Rome depuis le 16 de ce mois jusqu'au 7 janvier. Il sera le 12 de janvier à Venise. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

DUCREST COMTESSE DE GENLIS

de Belle-Chasse, ce 10 novembre 1782.

Paméla me prie d'avoir l'honneur de dire à Mme Forth que she loves her with all her heart and kisses her thousand times.

24.

LE DUC A N. P. FORTH.

Paris, ce 22 novembre [1782].

Je vous envoie, Monsieur, une lettre du dessinateur où il y a quelques corrections qu'il désirerait que le graveur fît à son dessin. Je vous serai bien obligé de la faire traduire et de lui envoyer. Il était impossible d'en choisir un meilleur, à en juger d'après les gravures que vous m'avez envoyées, qui sont superbes (1). Je suis bien fâché que le Monsieur qui me les a apportées n'ait pas eu besoin de moi dans ce pays-ci ; je lui aurais rendu service avec bien du plaisir, d'après l'intérêt que vous y prenez. Mais je n'en ai pas entendu parler depuis. Il a remis chez moi les gravures pendant que je n'y étais pas et n'a point même laissé son adresse, ce qui fait que je n'ai pu le remercier. Adieu, Monsieur, je vous remercie bien de toutes les peines que vous prenez pour moi ; j'ai bien de l'impatience de vous voir pour vous le dire moi-même.

(1) Le prince se connaissait en gravure ; il avait lui-même essayé de berner d'après les dessins de Carmontelle. (Bibl. Nat. Est. Album des Amateurs.)

25.

MME DE GENLIS A N. P. FORTH.

Je ne puis vous dire, Monsieur, à quel point je suis pénétrée du triste détail que vous me faites et de tout l'embarras qu'il vous a causé : recevez tous les remerciements que je vous dois et soyez persuadé de toute ma reconnaissance. Je désirerais bien sincèrement que vous voulussiez la mettre à l'épreuve. Je trouverais un grand plaisir à vous prouver combien elle est vraie.

Ma fille cadette (1), à laquelle cette pauvre enfant était destinée, ne se console pas de son accident. Elle s'en regarde comme la cause innocente, puisque, si on n'eût pas dû la lui envoyer, elle n'aurait pas été inoculée. En conséquence, le premier mouvement de ma fille a été de me demander de la faire toujours venir, afin, dit-elle, qu'elle pût la soigner et la rendre aussi heureuse qu'elle peut l'être. Cette humanité dans une jeune personne de quinze ans n'a pu que me causer une extrême satisfaction. Cependant la raison m'obligeait à me refuser à cette demande. Alors ma fille m'a priée de permettre qu'elle fît sur ses menus plaisirs une pension de cinquante écus à la pauvre petite, ce qui m'a paru très naturel. J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer la première année de cette petite pension que je vous supplie de faire passer sur-le-champ à la mère de l'enfant. En outre, je vous demande en grâce de faire voir cette enfant au plus habile oculiste de Londres, et, si l'on peut lui conserver la vue et guérir l'œil malade qui lui reste, je paierai avec grand plaisir les soins de l'oculiste.

Et, lorsque mes affaires seront arrangées, j'augmenterai sûrement la petite pension que ma fille fait à cette pauvre enfant. Vous pouvez, Monsieur, le faire dire à sa mère et de plus, qu'indépendamment de la pension, je lui enverrai certainement d'ici à cinq ou six mois un secours extraordinaire qui n'aura rien de commun avec la pension et qui pourra monter au moins à quinze ou vingt louis.

(1) Pulchérie ou Péky, née en 1767, mariée le 3 juin 1784 à Cyrus-Marie Alexandre de Timbrune, comte de Valence.

Je suis touchée au delà de l'expression, Monsieur, de la bonté que vous avez de vouloir bien chercher encore une autre enfant, mais, de grâce, qu'elle soit également saine et jolie, afin que nous ne retombions pas dans le malheur que nous avons éprouvé. Permettez-moi, Monsieur, de vous renouveler encore, ainsi qu'à Mme Forth, mes sincères remerciements et l'assurance des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

DUCREST COMTESSE DE GENLIS
de Belle-Chasse, ce 4 janvier 1783.

26.

LE DUC A N. P. FORTH.

Paris, ce 6 mars 1783.

J'ai vu, Monsieur, par la lettre que vous avez écrite à Mme de Genlis que je devais en avoir reçu plusieurs de vous. Je n'en ai eu aucune connaissance ; apparemment qu'elles auront été perdues ou que l'on n'aura pas voulu que je les reçoive. Cela est égal à présent.

Je ne puis rien vous mander de positif à l'égard des projets que j'ai de voyager en Angleterre. J'espère bien y aller faire un petit voyage dans le courant du printemps ou de l'été, mais je ne suis pas encore décidé sur le temps. Cela dépend de beaucoup de circonstances qui sont encore fort douteuses. Mandez-moi seulement, je vous prie, à qui il faudra que j'adresse les personnes que je voudrais envoyer dans la maison que vous m'avez louée. Je désirerais le savoir plus tôt que plus tard, parce qu'il y a quelqu'un de ma connaissance qui va en Angleterre dans une quinzaine de jours que je serais bien aise qui pût y loger. Ainsi, j'espère que vous me ferez dire à qui il faut qu'il s'adresse, si par hasard vous n'étiez pas à Londres dans le moment de son arrivée.

J'ai vu avec bien du plaisir que vous et Mme Forth étiez contents du service que je vous ai envoyé. Je suis fort étonné que

vous n'en ayez pas reçu davantage et vais m'occuper qu'il soit complété le plus tôt possible. Adieu, Monsieur, vous connaissez mon amitié pour vous et le plaisir que j'aurai de vous voir. J'attends votre réponse avec impatience.

27.

Paris, ce 23 avril [1783].

Je compte avoir le plaisir de vous voir bientôt à Londres, Monsieur, mais pas pour aussi longtemps que je le désirerais car des affaires que j'ai ici m'obligent d'y être revenu à la fin de mai (1). Ainsi j'aurai tout au plus trois semaines à passer à Londres. J'espère m'en dédommager l'année prochaine. Smith, que vous connaissez, vous remettra ma lettre. Je lui ai défendu de dire à d'autres qu'à vous que j'allais arriver. Ainsi j'espère que vous me garderez le secret et que l'on dira que j'ai prêté ma maison à des Français qui vont y venir loger pour quelques jours seulement. J'ai bien de l'impatience de me trouver à même de vous remercier moi-même de toutes les peines que vous vous êtes données pour moi. Je ne vous dis pas le temps précisément parce que je ne le sais pas positivement, mais vous pouvez être sûr que je ne serai pas une heure dans Londres sans vous le faire dire, comptant toujours que vous m'en garderez le secret. Adieu, Monsieur, au plaisir de vous voir bientôt, j'espère.

28.

Je vous serai bien obligé, Monsieur, de remettre au porteur du présent billet 60 guinées ou de les lui faire remettre par le correspondant de M. Perréaux, dont je ne sais pas le nom. J'espère dans peu avoir le plaisir de vous voir à Paris.

L. P. J. d'ORLÉANS. *Ce 26 avril 1783.*

A M. Parker Forth, à Londres.

(1) Le 14 avril, le prince avait lancé des actions survivancières : sorte d'emprunt indéfini qui ne réussit pas. (Bachaumont, 14 et 22 avril ; Métra, 30 avril ; *Journal de Paris*, 24 déc. 1783). L'argent manquait alors pour continuer les travaux du Palais-Royal.

29.

Londres, ce vendredi [mai 1783].

Je ne vous mande pas de nouvelles, Monsieur, parce que vous le savez mieux que moi, tout se passe à merveille dans ma maison. J'en suis toujours enchanté, je n'ai que le temps de vous écrire ce petit mot pour vous prier de me mander si vous n'avez pas payé ce mémoire pour des estampes que voici.

Vous me ferez plaisir de me répondre sur cela le plus tôt possible. Bien des compliments, je vous en prie, à Mme Forth.

30.

[De Londres, mai 1783].

M. Forth voudra bien payer tous les mémoires des choses que j'ai achetées ici, avec des billets à l'échéance des lettres de change que je lui ai remis et me remettre les quittances du tout. Nous en userons toujours ainsi pour tout ce que j'aurai à payer dans ce pays-ci dorénavant, à moins qu'il n'y trouve quelque inconvénient, ce que je le prie de me dire.

Je désire avoir douze douzaines de ces lampes, mais sans pied ; qu'il y ait seulement un anneau de chaque côté pour pouvoir les suspendre avec une chaîne.

31.

A Paris, ce 8 août [1783].

J'avais envoyé, Monsieur, à M. Ducrest, qui était en Hollande (1), une lettre de recommandation pour vous, comme je vous l'avais mandé. Mais, comme il m'écrit qu'il ne l'a pas reçue, je vous serai bien obligé de lui faire remettre celle-ci et de l'établir dans ma maison. Comme la poste part, je n'ai que le temps de vous souhaiter bien le bonjour. Je vous écrirai dans quelques jours, car j'ai beaucoup de choses à vous demander.

32.

Celle-ci, Monsieur, est uniquement pour vous certifier que le porteur est M. Ducrest, frère de Mme de Genlis, dont je vous ai

(1) Pour tenter de conclure un emprunt.

déjà parlé et sur lequel vous m'avez répondu. Ainsi il ne me reste plus rien à dire, car je connais trop votre obligeance et votre amitié pour moi, pour n'être pas sûr que vous en ferez sûrement plus que je ne vous en demanderais.

33.

LE MARQUIS DUCREST A N. P. FORTH.

Londres, ce 14 août 1783.

J'ai l'honneur de vous envoyer, Monsieur, le mémoire dont je vous ai parlé. Je vous prie de le lire avec la plus grande attention ; je crois qu'il en vaut la peine et qu'il est difficile de proposer une affaire plus lucrative et plus solide.

En parlant du prêt de neuf millions, fait par la compagnie à M. le Duc de Chartres pour former un dépôt qui serve de sûretés aux propriétaires qui voudront faire assurer (1) leurs maisons, vous verrez, Monsieur, que je ne stipule aucun droit de commission, parce que ce n'est pas une affaire à traiter avec les banquiers. Cependant, comme je suis autorisé à donner jusqu'à 5 pour % de commission, ce qui ferait une somme de 450 mille livres pour les neuf millions, et que je connais votre attachement aux intérêts de M. le duc de Chartres, et le crédit que vous avez dans ce pays-ci, — que d'un autre côté, en trouvant des actionnaires pour la compagnie que je propose, si elle peut se former, ils pourraient demander un droit de commission et désirer en même temps que cela ne fût pas su, — je vous supplie d'avoir la bonté de vous charger de toutes les négociations vis-à-vis d'eux et d'y employer, si cela est nécessaire pour les faire réussir, jusqu'à la concurrence de 450 mille livres que j'étais autorisé à donner, et qui seront payées comptant et prélevées sur les neuf millions. Vous êtes plus propre que personne à conduire à bien cette grande affaire, et je crois n'avoir rien de mieux à faire que de m'en rapporter aveuglément à vous.

(1) Ce projet de compagnie d'assurances au capital de neuf millions n'aboutit pas. Le prince, devenu duc d'Orléans, innovera en faisant assurer à Londres ses principaux immeubles parisiens. (Arch. Nat. R⁴ 288).

J'ai l'honneur d'être, avec un inviolable attachement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DUCREST.

Si vous ne venez pas de quelques jours à Londres, mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de mon mémoire.

34.

LE DUC A N. P. FORTH.

[Début de février 1784].

Je m'en vais donner ordre qu'on les reçoive dans mes écuries, Monsieur. Je les donnerai ou les prendrai pour le prix que vous m'avez mandé ou vous les rendrai à votre retour.

Adieu, Monsieur, soyez bien sûr, je vous prie, du plaisir que j'aurai toujours à faire quelque chose qui vous soit agréable.

35.

MME DE GENLIS A MME FORTH.

[22 février 1784].

Mme de Genlis envoie savoir des nouvelles de Mme Forth. On joue demain à la Comédie-Française le Bourgeois-Gentilhomme (1), c'est un spectacle fort agréable. Si Mme Forth pouvait être tentée d'y aller, Mme de Genlis lui offre la loge de M. le duc de Valois. Mme de Genlis ne peut sortir demain, mais Mme Forth ne fera rien contre nos usages, en y allant seule avec M. Forth. Elle est d'ailleurs la maîtresse d'y mener une ou deux femmes et trois ou quatre personnes, si elle le veut. Si cette proposition est agréable à Mme Forth, elle voudra bien le faire dire demain matin à Mme de Genlis, qui alors lui enverra sur-le-champ un billet de loge. La première fois que Mme de Genlis ira, elle aura l'honneur d'en prévenir Mme Forth, afin d'avoir le plaisir de s'y trouver avec elle.

Mme de Genlis n'a point encore envoyé à Mme Forth l'es-

(1) Cette pièce n'a été représentée que trois fois aux Français en 1784 : le lundi 23, le vendredi 27 et le dimanche 29 février. Nous pouvons donc dater ce billet à coup sûr.

tampe (1) qu'elle a eu la bonté de désirer parce que le doreur ne lui a point encore rendu le cadre.

Mme de Genlis embrasse Mme Forth de toute son âme et la prie de lui faire donner de ses nouvelles ainsi que de celles de M. Forth.

Dimanche au soir.

36.

LE DUC A N. P. FORTH.

[Paris, mars 1784].

J'ai toujours bien de la reconnaissance, Monsieur, des peines et des soins que vous prenez pour moi. Comme je ne partirai pas sûrement de cette semaine, j'espère bien vous voir avant mon départ. Je vous enverrai toujours d'ici à deux ou trois jours l'argent que vous avez bien voulu déboursier pour moi. Mais quant aux deux chevaux, je vous avoue que je n'ai pas du tout de souvenir de vous en avoir acheté. Vous m'avez prié d'en garder deux à vous dans mon écurie, que je serais bien fâché qui fussent à moi, surtout dans ce moment-ci où je vais en vendre beaucoup (2). Ainsi donc, Monsieur, je vous enverrai la somme que je vous dois, à ces soixante louis-là près, et ne partirai sûrement pas sans vous voir et dire adieu à Mme Forth.

37.

Londres, ce vendredi 2 [avril 1784].

J'ai trouvé tout en très bon état, Monsieur, et suis à merveille. L'appartement d'en bas est fort bien arrangé, mais vous avez fermé à clef les lieux à l'anglaise, ce qui fait un grand inconvénient. Je n'ai pas voulu en faire ouvrir la porte. Mandez-moi si vous n'y avez rien serré de bien secret parce que, pour lors, je dirais à Mme Thomas de la faire ouvrir et de prendre soin de ce

(1) Le portrait même de la gouvernante, dessiné par Myris, gravé par Green, dont il est question dans les lettres 11 et 12 (British Museum, Print. Dept. Eity G. 3856).

(2) « La vente des équipages du duc de Chartres commence. De 200 chevaux S. A. n'en conserve que 30... » (Métra, 30 mars et 5 avril. *Courrier d'Europe*, 30 mars 1784).

qui est dedans. Je n'ai pas le temps de vous en écrire davantage à présent, car j'entends passer la clochette (1).

Adieu, Monsieur, je vous en écrirai davantage dans quelques jours.

38.

MME DE GENLIS A N. P. FORTH.

[Bellechasse, fin avril 1784].

Mme de Genlis envoie à M. Forth un paquet (2) très important pour M. le duc de Chartres. Il est de la plus grande conséquence qu'il le reçoive le plus tôt possible. Mme de Genlis conjure M. Forth de le faire partir, de la manière la plus sûre et la plus prompte. M. le duc de Chartres et elle, lui en auront une extrême obligation.

Mme de Genlis a éprouvé un malheur qui lui a été bien sensible. Mme de la Woestine (3) sa fille, est accouchée, il y a douze jours, et l'enfant dont elle est accouchée n'a vécu que trois jours : c'est ce qui l'a empêchée d'aller chercher Mme Forth comme elle en avait le projet. Elle aurait plusieurs petites choses à dire à M. Forth. S'il peut venir la voir mardi à 7 heures du soir, elle en serait charmée.

Aussitôt que la santé de Mme de Genlis lui permettra de sortir, elle aura sûrement l'honneur d'aller voir Mme Forth avec autant d'empressement que de plaisir.

Mme de Genlis recommande encore le paquet à M. Forth, car il est bien véritablement de la plus grande importance et elle a

(1) « Les lettres sont reçues à la poste générale jusqu'à onze heures du soir... on peut mettre ses lettres jusqu'à neuf heures précises dans les boîtes des rues. A neuf heures, il y a des femmes qui se promènent dans la rue avec une sonnette pour recevoir les lettres et pour un sou, elles les portent au grand bureau. » La Combe, *Tableau de Londres*, 1784, p. 72.

(2) Plusieurs lettres sous une même enveloppe, toutes les lettres et dépêches que portait un courrier, prenaient le nom de paquet. On disait ainsi le paquet d'Angleterre. Il s'agit sans aucun doute ici des papiers relatifs à la vente de Saint-Cloud, affaire qui venait d'être mise sur le tapis.

(3) Caroline-Jeanne Brulart de Genlis, née le 4 septembre 1765, mariée dans la chapelle du Palais-Royal au marquis de la Woestine (1779), morte en couches à Paris le 19 décembre 1786.

pensé qu'elle ne pouvait mieux l'adresser qu'à M. Forth, dont elle connaît l'exactitude, l'obligeance et tout l'attachement pour M. le duc de Chartres.

39.

*A M. Forth, rue des Mathurins,
près la Chaussée d'Antin, à Paris.*

[Fin avril 1784].

Mme de Genlis a un rendez-vous d'affaires ce soir, à sept heures : c'est pourquoi elle n'avait pas donné le jour le plus près. Elle est bien fâchée que le plaisir de le voir, ainsi que Mme Forth, soit autant retardé. Elle le prie de recevoir tous ses remerciements relativement au paquet dont il a la bonté de se charger. Elle aurait bien voulu qu'il partît plus tôt, mais elle aime mieux qu'il parte un peu plus tard et qu'il arrive bien sûrement.

40.

[Printemps de 1784].

Je désirerais, si cela se peut, que la mère de Paméla soit instruite du lieu où est sa fille, savoir au juste quelle est sa naissance, avoir des lumières sur ses parents, sur un de ses oncles que Mme Forth m'a dit qui habitait Londres. Savoir les noms et surnoms de son père, ses grades et qualités, avoir enfin des preuves de la légitimité du mariage des père et mère de Paméla. — Je ne suis pas pressée de savoir tout cela, mais d'ici à un an je voudrais avoir ces éclaircissements, si cela est possible (1).

Pour Monsieur Forth.

(1) Elle songeait à faire naturaliser Paméla pour assurer son avenir. (Voyez ci-dessous, lettre 57). Déjà « la poule de Rousseau » s'était mise en règle à l'égard de l'orpheline. Peu lui importait la mère : chargée de ses devoirs, elle succédait à ses droits en vertu du texte de l'*Emile*. Par un acte en forme, contresigné par deux témoins, L. P. J. d'Orléans et S. Myris, N. P. Forth lui avait transmis le 3 février 1784 le soin de protection et le droit d'autorité qu'il tenait du contrat d'apprentissage conclu avec la mère le 8 janvier 1780. Par ce traité, Mary Syms avait renoncé à tout droit de parenté sur sa fille, jusqu'à l'âge de 21 ans. Pour la reprendre avant ce terme, il lui faudrait rembourser tous les frais d'entretien et d'éducation, à compter du 4 février 1780, jour où Forth avait assumé la charge de la fillette.

Une copie certifiée authentique de cet acte appartenait à Henry Lapauze. Elle a été publiée par J. Turquan. (*Op. cit.*, I, p. 128).

41.

[Printemps de 1784].

Le bijoutier qui devait m'apporter la bonbonnière que Paméla veut donner à Naghty (1), ne peut l'apporter que ce soir dimanche. J'ai donné ordre qu'on l'apporte à M. Forth le soir, si on peut le trouver ; on la lui remettra, parce que j'ai recommandé qu'on ne la lui remette qu'en mains propres. Si on ne le trouve pas, j'en chargerai mon frère lundi, qui la portera lui-même à Naghty.

Pour Monsieur Forth.

42.

LE DUC A N. P. FORTH.

Versailles, ce dimanche.

J'ai bien pensé, Monsieur, à tout ce que j'avais à faire venir ; mais, comme en y réfléchissant, j'ai imaginé que cela était peut-être parti, je trouve que ce qu'il y aurait de mieux fût que Mme Forth eût la bonté d'envoyer chez Howard le sellier carrossier lui demander s'il a fait partir toutes les commissions que je lui ai données et s'il en restait encore quelque chose et qu'elle voulût bien s'en charger, elle me ferait grand plaisir. J'espère que vous voudrez bien, Monsieur, vous charger de lui faire toutes mes excuses de lui donner tant de peines et recevoir personnellement tous mes remerciements.

A Monsieur Forth,

rue Neuve des Mathurins, à Paris.

Douze sols au porteur si la lettre
est rendue à 2 heures aujourd'hui.

Dimanche 19 juin 1784.

Reçu à 4 1/2 heures [de la main de Forth.]

(1) Fils de N. P. Forth, né le 21 mai 1777.

43.

Ce lundi soir, 26 juillet 1784.

Avant que d'entrer en matière, il m'est nécessaire, Monsieur, de vous faire aussi ma profession de foi. Vous m'avez fait beaucoup de plaisir, vous avez toujours cherché à faire ce qui pouvait m'être agréable : j'en ai toujours été et serai toujours reconnaissant. Je ne vous y ai jamais vu aucune vue d'intérêt ; aussi je vous prie d'être persuadé que je ne vous ai jamais soupçonné d'agir malhonnêtement avec moi et, par cette raison, je suis fort fâché que vous ne veuillez pas gagner dans une affaire avec moi parce que je ne regarderais point cela du tout comme malhonnête, et que je serais enchanté, qu'en arrangeant une chose que je désire, vous y trouvassiez quelque avantage aussi.

Ainsi donc, pour en revenir à l'affaire en question (1), quand vous serez au fait des conditions par lesquelles il en faudra passer, dites-le moi tout simplement, je ne vous soupçonnerai point d'avoir voulu y gagner et je vous répondrai de même tout simplement jusques à quel point je veux faire des sacrifices pour avoir ce que je désire.

Quant à votre voyage (2), j'accepte toujours avec reconnaissance l'offre que vous me faites d'en prendre la peine, mais je vous prie de ne pas pousser pour moi l'économie au point de le faire d'une manière qui vous fût incommode, car je vous assure que quinze ou vingt louis de plus ne me feront aucune peine à payer pour vous mettre un peu plus à votre aise. Voilà ma façon de penser bien sincère.

Je compte sur vous, Monsieur. Je suis très reconnaissant de votre amitié. Ainsi quelque chose que je vous dise ou que j'écrive, ne me soupçonnez pas, je vous en prie, d'aucune méfiance avec vous.

Je compte partir demain matin pour la campagne et je par-

(1) Encore un projet d'emprunt, la vente de St-Cloud n'était pas encore conclue.

(2) En Hollande sans doute, où le marquis Ducrest avait échoué.

tirai le soir ou le lendemain pour l'Angleterre. Je serai charmé de passer la mer avec vous, Monsieur, si je vous trouve au port.

44.

[Septembre 1784].

Pour répondre avec mon exactitude ordinaire, je vous dirai, Monsieur, que la proposition de cent louis de rente payables à Londres ne me convient point du tout ; si cela était payable à Paris, à la bonne heure ! je serais entré en composition.

La lettre que vous m'envoyez de ce Monsieur ne m'a point étonné car, comme il dit fort bien, j'en ai reçu plusieurs de lui ; mais, comme je n'ai aucune connaissance quelconque de ce qu'il dit m'avoir envoyé, je n'ai point répondu et n'y répondrai point. Je vous envoie sa lettre pour que vous en fassiez ce que bon vous semblera.

Je me suis acquitté au surplus de vos commissions pour Mme de Genlis. Elle n'ira point aux vendanges cette année mais le Comte de Genlis ira, et moi aussi, et il sera sûrement charmé de vous y voir ; quant à moi, vous connaissez, Monsieur, mon amitié pour vous ; ainsi vous êtes sûr du plaisir que j'en aurai.

45.

Paris, ce 15 décembre 1784.

Heureusement, Monsieur, je ne suis plus dans le cas de désirer les mêmes arrangements à présent que l'année dernière (1). Ainsi j'attendrai très patiemment que les circonstances ramènent l'argent à un taux raisonnable et je vous prierai pour lors de recommencer vos tentatives pour moi en tout. Je vous serai bien obligé de m'écrire sitôt qu'il y aura quelque apparence que l'argent baisse, parce que, dans ce cas, je vous manderai ce que j'aurais envie de faire. Vous savez comme je compte sur vous.

(1) La promesse de cession et vente de St-Cloud avait été signée le 24 octobre 1784. Par convention datée de Sainte-Assise, le 15 précédent, le duc d'Orléans avait autorisé son fils à toucher quatre millions sur les six millions de livres, prix de cette vente, savoir : deux millions comptant le jour du contrat, et les deux autres payables le dernier décembre de 1786.

Ainsi je ne m'adresserai sûrement pas à d'autres. Vous venez de me donner encore tout à l'heure des preuves que je n'avais pas pu mieux faire que de vous laisser la garde et la jouissance de ma maison. Ainsi je m'applaudis tous les jours de plus en plus d'avoir mis ma confiance en vous et suis toujours reconnaissant des marques et des preuves d'intérêt que vous me donnez.

Je vous prierai de m'envoyer, par la première occasion que vous pourrez trouver, trois paquets d'aiguilles à coudre, les plus fines possible, deux estampes du portrait de Mme de Genlis et sept aunes de flanelle. Comme je ne demanderai pas de passeport pour tout cela, à moins que vous ne me mandiez que cela est absolument nécessaire, je vous prie de me l'envoyer par une occasion ou par plusieurs, car je ne suis pas attaché à ce que tout arrive à la fois.

Adieu, Monsieur, j'espère que la santé de Mme Forth est meilleure. Comptez, je vous prie, toujours sur mon amitié.

46.

Paris, ce 20 janvier [1785].

J'ai reçu, Monsieur, les épingles ou, pour mieux dire, aiguilles que vous m'avez envoyées. On en a été parfaitement content mais je n'ai point encore les autres objets que vous m'avez annoncés et dont je vous ai envoyé la petite note. Je les attends avec impatience.

Vous trouverez ici un gant pour modèle. Je vous prierai d'envoyer dans le Strand n° 62 et d'en commander douze douzaines exactement pareils. Quand ils seront faits, vous pourrez les envoyer par la poste à l'adresse de M. le Contrôleur général à Paris (1). La dame qui les désire en est fort pressée. Ainsi je vous prie de recommander à l'homme de se dépêcher le plus qu'il pourra.

Adieu, Monsieur, je compte être à Londres vers le 10 ou le 12 de février (2). Ainsi je vous prie de me tenir ma maison prête

(1) Calonne, nommé contrôleur général des finances en novembre 1783.

(2) Il y arriva exactement le 14.

pour ce temps-là car, comme je me déciderai à partir d'un moment à l'autre, selon le temps qu'il fera, je n'aurai pas le temps de vous prévenir d'avance. Quant aux papiers, il est inutile que vous me les envoyiez. Je les reçois comme à l'ordinaire. Adieu, Monsieur, faites bien des compliments de ma part à Mme Forth.

47.

Paris, ce 31 janvier [1785].

J'en userai sans façon avec vous, Monsieur, et vous dirai que Mme Forth ne gênerait beaucoup dans la maison. Il n'en est pas de même d'une femme que d'un homme. Ainsi donc je vous prierais de me laisser la liberté de la maison, ce que je n'aurais pas si elle y logeait. Je suis bien fâché de la déranger mais, comme vous me le demandez sans façon, je vous le dis de même.

Je compte être le 10 de février, au plus tard, à Londres. Je ne sais encore si je mènerai Smith avec moi, ou s'il ira devant. Quant au nombre de personnes à loger, je connais la maison et je sais qu'il n'y faut pas plus de deux maîtres et moi. Il y a assez de chambres de domestiques pour qu'ils puissent en avoir chacun deux. Je crois que j'approuverai fort le changement dont vous me parlez, mais en arrivant je m'établirai toujours dans ma chambre ordinaire. Selon toutes les apparences, j'en descendrai le lendemain.

Je ne suis pas absolument de votre avis sur les laquais de place. J'ai éprouvé qu'il était assez difficile d'en trouver d'intelligents, parlant bien FRANÇAIS ET ANGLAIS ; aussi je vous prierais de m'en chercher deux en état de courir à cheval, et de me les arrêter, à tant par semaine, à commencer du 9 de février.

Quant au charbon et à l'offre que vous me faites d'être mon intendant, comme vous dites dans votre lettre, pourvu que cela ne vous donne pas trop de peine, car en vérité, je vous en donne déjà bien assez pour toutes les commissions que je vous donne, je l'accepterai avec grand plaisir. Vous connaissez ma confiance en vous et la reconnaissance que j'ai de tous les soins que vous

prenez pour moi. Adieu donc, Monsieur. Je compte assez sur votre amitié que vous expliquerez bien à Mme Forth le regret que j'ai d'être dans l'impossibilité de lui donner un logement et le plaisir que j'aurai à la voir et à la trouver en meilleure santé que quand elle a quitté Paris.

48.

Paris, ce 3 février [1785].

Je vous ai écrit, Monsieur, par la poste aussitôt que j'ai eu reçu votre lettre. Je ne savais pas encore, dans ce temps, le moment juste auquel je pourrais partir. Mais, comme je viens de terminer toutes les affaires (1) qui pourraient me retenir ici, je me décide à m'en aller les premiers jours de la semaine prochaine. Je serai par conséquent à Londres au plus tard le 11 ou le 12.

Je vous renouvelle tous mes regrets, Monsieur, de ne pouvoir garder Mme Forth dans ma maison, pendant mon séjour en Angleterre. Je vous prierai de ne pas m'envoyer toutes les choses que je vous ai demandées, parce que j'en chargerai quelqu'un qui, je crois, viendra avec moi et qui ne restera que quelques jours.

Adieu, Monsieur, au plaisir de vous voir bientôt. Je n'ai pas le temps de vous en écrire davantage, parce que je veux profiter de l'occasion du courrier qui va partir.

49.

MME DE GENLIS A N. P. FORTH.

Je profite d'une occasion sûre pour vous demander de vos nouvelles, Monsieur, et vous prier de me donner de celles de Mme Forth. Le mariage de ma fille (2) et quatre mois passés à la campagne ne m'ont pas laissé la possibilité de profiter, comme

(1) Le contrat de vente de St-Cloud ne fut passé par devant notaires que le 19 février 1785. Mais les intérêts à 5 pour cent des six millions cou-raient depuis le 1^{er} janvier 1785, date de prise de possession par la Reine.

(2) Jeudi 3 juin 1784.

je l'aurais désiré, du séjour de Mme Forth à Paris. Cependant, avant de partir pour Saint-Leu, j'ai été la chercher deux fois sans avoir pu la trouver chez elle. J'ai appris avec peine qu'elle est partie fort mécontente de sa santé : on m'a dit cependant qu'elle en est plus satisfaite à présent. Je vous demande en grâce, Monsieur, de me donner de ses nouvelles, de me rappeler à son souvenir et d'être persuadé que je n'oublierai jamais les preuves d'intérêt et d'amitié que j'ai reçues d'elle et de vous, Monsieur.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissante servante.

DUCREST COMTESSE DE GENLIS

Belle-Chasse, ce 11 février 1785.

50.

LE DUC A N. P. FORTH.

[De la main de Forth] A la ville d'Eu, ce 15 [juin 1785].
reçu le jeudi 23 juin.

Je ne vous ai pas encore écrit, Monsieur, depuis mon retour parce que j'attendais toujours de savoir le temps où Mme de Genlis irait en Angleterre pour vous le mander positivement. Elle est enfin décidée et compte partir de Paris du 20 au 25 de ce mois-ci (1). Ainsi je vous prie de faire tenir ma maison prête à la recevoir pour ce temps-là. Elle mène avec elle deux personnes et une femme de chambre ; ainsi les arrangements ne seront pas difficiles à faire. Comme elle compte passer très peu de jours de suite à Londres, elle ne veut y voir personne. Ainsi je vous prie de ne parler de son arrivée à qui que ce soit.

Votre fameux baromètre était bien mal emballé, car la boîte est arrivée saine et sauve, je l'ai ouverte moi-même et l'ai trouvé brisé en mille pièces. Les serrures sont arrivées à Boulogne, je compte, au moyen de cela, les avoir bientôt. Comme je n'ai point

(1) Elle partit de St-Leu le 25 juin avec la charmante Paméla, l'aimable Myris et Victoire, sa femme de chambre.

entendu parler de M. Hammersley, j'imagine qu'il n'est point venu de mémoire ; j'en suis fort aise. Je vous serais cependant bien obligé de me faire savoir ce qui en est.

Adieu, Monsieur, je ne compte pas avoir le plaisir de vous voir avant l'année prochaine ; j'espère que vous me conserverez toujours la même amitié et compterez également sur la mienne.

51.

Paris, ce 16 juillet [1785].

J'attends avec impatience, Monsieur, de savoir si les choses que j'ai commandées à Parker et à Howard in plated (1) sont arrivées dans ma maison, parce que je m'occuperais pour lors de les faire venir le plus commodément possible. J'ai fait partir Nath Lon pour l'Angleterre avec un crédit sur M. Hammersley pour m'acheter des chevaux. Comme son acquisition sera, à ce que je crois, bientôt faite, si vous voulez m'écrire par lui à son retour, vous me ferez plaisir.

La réforme que fait le Prince de Galles fait beaucoup de bruit dans ce pays-ci et lui fait beaucoup d'honneur (2). D'après le cours des actions des Indes que j'ai regardé avec attention, j'imagine que la différence, que vous m'avez mandé que vous étiez décidé à payer, aura été bien peu de chose. J'attends aussi que vous me le mandiez.

Mon projet est d'aller passer quelques jours à Brighton (3) à la fin de ce mois, je ne crois pas que j'aille jusqu'à Londres. Si vous veniez vous promener par là, je serais charmé, Monsieur,

(1) En plaqué.

(2) Ce n'était encore qu'une velléité. Le prince de Galles éprouvait alors plus que jamais le tourment de ses dettes qui montaient à plus de 150.000 livres sterling. (Aff. Etr. *Corresp. polit. Anglet.*, Barthélemy à Vergennes, 19 avril 1785). Le Roi se refusait à les payer parce que son fils lui refusait toute explication et tout retranchement. Pour fléchir la rigueur paternelle, le prince menaçait de liquider sa maison et de passer sur le continent. En 1786, il ferma Carlton House, vendit à l'encan ses chevaux et équipages et logea dans des maisons d'emprunt.

(3) Que l'on nommait encore Brightelmstone. Le prince de Galles venait de le mettre à la mode en y bâtissant son pavillon chinois.

de vous y voir ; vous connaissez mon amitié pour vous, dont j'espère que vous ne douterez jamais.

Voudriez-vous faire dire à M. Hammersley que je lui ai écrit pour le prier de payer au Prince de Galles des chevaux de carrosse que je lui ai achetés. Mais, comme je n'ai peut-être pas bien mis son n^o, j'ai peur qu'il n'ait pas reçu ma lettre. Il n'a autre chose à faire que de payer l'argent que le Prince de Galles lui dira de payer pour ses chevaux. Je n'en sais pas le prix.

L. P. J. D.

52.

Brighton, ce lundi [25 juillet 1785].

J'ai reçu hier, Monsieur, votre lettre et celle de Mme de Genlis que vous m'avez fait passer. Elle est remplie, ainsi que toutes celles qu'elle m'a écrites depuis son arrivée à Londres, de reconnaissance pour vous et Mme Forth, de tous les soins que vous avez pris tous les deux d'elle. Recevez-en aussi, pour ma part, tous les deux mes remerciements.

Si je vais à Londres, mon premier soin sera d'aller en remercier moi-même Mme Forth. Si je n'y vais pas, je vous le manderai dans quelques jours et j'espère que vous pourrez peut-être venir passer une journée ici ou à Lewes (1) pour les recevoir vous-même. Je vous serai bien obligé de dire à M. Hammersley que j'ai donné à Singleton un billet pour toucher chez lui 50 pounds, tous les mois, à commencer du 1^{er} mai 1785. Si vous voulez bien me faire savoir aussi ce que je vous dois, je vous le paierai tout de suite, parce que, vous le savez, j'aime à terminer les comptes de la moitié de l'année au mois de juillet.

Adieu, Monsieur, je vous renouvelle encore mes remerciements. Tous les jours, je vous ai des obligations nouvelles et, tous les jours, ma reconnaissance augmente.

(1) Petite ville sur la rive droite de l'Ouse, à quelques milles au N.-E. de Brighton.

53.

MME DE GENLIS A N. P. FORTH.

Vous m'avez témoigné, Monsieur, tant d'intérêt et d'amitié que je crois devoir vous donner des nouvelles de mon arrivée (1). Mon passage sur mer a été affreux. Nous avons essuyé une véritable tempête. J'ai montré le courage qui convient à un GOUVERNEUR mais j'ai cruellement souffert et je m'en ressens encore. Cet accident ne m'empêchera pas de conserver le souvenir le plus doux et le plus précieux de mon voyage en Angleterre et de toutes les bontés qu'on y a eues pour moi. J'ai été très fâchée en apprenant de M. Myris qu'il avait oublié de payer M. Elmsly (2), comme je le lui avais recommandé. Je vous supplie de lui demander la petite note de ce que je lui dois et de quelle manière il veut que je lui fasse passer son argent.

Victoire a retrouvé une serviette qui vous appartient, nous vous la ferons repasser (3). Je vous demande en grâce de dire mille choses de ma part à Mme Forth et au charmant petit Naghtly ; et croyez, Monsieur, que je n'oublierai jamais toutes les preuves d'amitié que vous avez bien voulu me donner.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,... etc.,

DUCREST GENLIS,

Saint-Leu, ce 30 juillet 1785.

Auriez-vous la bonté de me rappeler au souvenir de Milord Mansfield (4) et de Milord et Milady Stormont (5).

(1) Elle était revenue à St-Leu le 27 juillet.

(2) Libraire de Londres qui, à en croire l'auteur, avait tiré en deux ans vingt-deux éditions françaises des *Veillées du Château*. (Genlis, *Mém.* III, 139).

(3) Elle tenait à sa réputation de bonne ménagère « qu'on accorde avec tant de répugnance aux femmes qui cultivent la littérature et les arts ».

(4) William Murray (1705-1793) lord chief justice du banc du Roi depuis 1736, créé comte de Mansfield en 1776, le père du torysme moderne, selon Macaulay. Il avait séjourné à Paris à l'automne de 1774.

(5) David Murray (1727-1796), vicomte Stormont, attaché d'ambassade puis ambassadeur à Paris (1772-1778), secrétaire d'Etat pour le département du Sud (1779-1782), puis lord président du ministère de coalition (1783), devait succéder à son oncle William Murray comme second comte Mansfield. Il avait épousé en secondes noces le 5 mai 1776 Louisa Cathcart, bientôt mère d'un

54.

LE DUC A N. P. FORTH.

A Brighton, ce dimanche 31 juillet 1785.

Je suis, de ce moment-ci seulement, décidé à ne point aller à Londres, Monsieur. Je compte rester ici jusqu'à jeudi et j'irai d'ici à Paris en droiture en passant cependant par Tunbridge (1). Ainsi, si vous voulez venir me voir, vous me trouverez ici jusqu'à jeudi matin et vendredi matin à Tunbridge. J'enverrai en partant d'ici six ou sept jolis chevaux, mais mauvais pour la course, à vendre chez Tattersall. Je vous prierai de lui dire d'envoyer l'argent qu'il en aura chez M. Hammersley. Adieu, Monsieur, au plaisir de vous voir bientôt, j'espère ; si vous avez quelques commissions pour la France, je m'en chargerai, comme vous savez, bien volontiers.

55.

A Paris, ce dimanche 14 août [1785].

J'espère que l'on aura dit, Monsieur, à Milord Mansfield que j'avais envoyé, avant de partir, savoir s'il était arrivé et je vous prierai de lui dire combien j'ai eu regret de ce qu'il ne l'était pas et de ce que l'heure de la marée à Douvres me pressait, de manière à ne pouvoir pas l'attendre. Je m'en remets à vous pour bien expliquer mes regrets à cet égard (2).

Si vous n'avez pas encore fait porter mon portrait chez le Prince de Galles, je vous prierai de suspendre jusqu'à ce que je vous écrive de nouveau, mais de toujours commander la bordure ainsi que nous en sommes convenus. Si M. Reynolds a en-

filis, le troisième comte Mansfield, né à Paris le 7 mars 1777. Tous deux avaient sollicité l'honneur de recevoir Mme de Genlis à Wandsworth Hill, lorsque la gouvernante revenait d'Oxford. (Lettre de lord Stormont à Forth, 11 juillet 1785).

(1) Tunbridge Wells, petite ville d'eaux ferrugineuses, dans un joli site du Kent, à mi-chemin de Londres et de Brighton.

(2) Lord Mansfield admit de bonne grâce ces excuses, mais il dut apaiser l'indignation de Forth qui trouvait mauvais que le prince n'eût pas attendu le grand-juge, son protecteur et son dieu. (Lettre de lord Mansfield à Forth, 26 août 1785).

vie de le faire graver, je ne demande pas mieux ; vous pouvez lui dire que je lui donne toute liberté sur cela, mais je ne veux pas que ce soit à mes frais (1). J'espère, dans peu de jours, recevoir de vos nouvelles et quelques boîtes de pilules que je vous ai demandées. N'oubliez pas non plus mes chapeaux. Si Conflans (2) était parti et ne les avait pris, envoyez-les avec la caisse (3) de Mme de Genlis qui peut arriver à présent en sûreté, à l'adresse de M. Levue à Calais, pour être envoyée à M. le Duc de Chartres à Paris. Voilà pour ce moment-ci, Monsieur, tout ce que j'ai à désirer de votre obligeance ordinaire pour moi ; il ne me reste qu'à vous prier de faire bien des compliments à Mme Forth et de compter sur ma RECONNAISSANCE.

*A Monsieur Forth,
Portland Place n° 35 à Londres.*

56.

A Paris, ce 27 août 1785.

La difficulté d'avoir des chevaux anglais de carrosse à Paris m'a déterminé, Monsieur, à envoyer un homme à moi s'établir en Angleterre pour m'en acheter à mesure qu'il en trouvera. Je l'envoie loger dans ma maison. Je vous prie de lui faire donner une bonne chambre en bas, une de celles que Smith a habitées. Comme c'est un excellent sujet dont je suis fort sûr, je lui donne la garde et le soin des habits que je laisse là, ainsi que de quelques paires de draps et de serviettes que le voyage de Mme de Genlis apprit qu'il était nécessaire d'avoir et que j'ai chargé Smith de lui remettre. Je lui ai dit qu'il ne devait se mêler en rien de la maison, ni des meubles, seulement prêter

(1) Le portrait du colonel général des hussards fut gravé à la manière noire par John Raphaël Smith (1752-1812), dit Smith de Derby, graveur de S. A. R. le prince de Galles. (Bibl. Nat. Est. Ec. 106.)

(2) Louis-Gabriel, marquis de Conflans d'Armentières, et fils du maréchal né en 1735, mort en 1788. Ce familier du prince passait volontiers la Manche. Un « Lovelace militaire », dit Lévis qui l'a mis dans sa galerie de portraits.

(3) Une caisse de cristaux.

main-forte contre les voleurs (1), s'il en venait. Je suis sûr que vous n'aurez pas à vous en plaindre et je ne vous l'aurais pas envoyé sans cela.

Comme je vous écrivais cette lettre, je reçois la vôtre. Je trouve comme vous et les amateurs qu'il est un peu cher, mais il en faut bien passer par là. Ainsi donc je vous serai bien obligé de tirer sur Hammersley, comme vous me le proposez, la somme de 250 guinées (2). Je serai fort aise aussi que vous en fassiez faire une copie en buste par le peintre de votre ami et que vous me l'envoyez ici parce que, si j'en suis content, je lui en ferai faire une en entier (3). Quant à la gravure, comme je vous l'ai mandé, je ne veux rien donner pour cela, mais je ne veux pas non plus y rien gagner. Une douzaine ou deux d'estampes est tout ce que j'en souhaite. Adieu, Monsieur, voilà bien des commissions. J'y ajouterai de vous prier de faire bien des compliments à Mme Forth et de ne jamais douter de mon amitié pour vous et de ma reconnaissance. Mme de Genlis me parle tous les jours de la sienne.

L. P. J. D.

(1) Les voleurs de Londres étaient réputés. Ils déménageaient les maisons presque sous l'œil des patrouilleurs, surtout l'été quand les plus riches quartiers de la ville étaient déserts. Aussi nombre d'Anglais emportaient-ils leur mobilier à la campagne, abandonnant le reste au hasard. (La Combe, *Op. cit.*, p. 9, 16 et 17.)

(2) Soit 6.625 fr., la guinée valant environ 26 fr. 50. Reynolds, devenu premier peintre du roi à la mort de Ramsay (août 1784), se trouvait alors au comble de sa fortune. Il savait administrer son talent qui lui rapportait, bon an mal an, plus de 6.000 liv. st. Le prix croissant de ses toiles avait marqué le progrès de sa réputation : en 1755, il ne demandait que 15 guinées d'un portrait ; en 1781, deux cents guinées.

(3) Le portrait peint par Reynolds était de grandeur naturelle. L'on connaît deux copies « en entier » de cette fameuse toile : l'une appartient au duc d'Orléans actuel, l'autre à Miss Pennell qui la tient de son grand-oncle l'Irlandais Wilson Croker (1780-1857), homme politique et écrivain. La toile du Musée Condé, qui a gardé son éclat, est une réduction, peut-être même le point de départ du chef-d'œuvre. Sir Thomas Lawrence la gardait dans son atelier et l'attribuait à Reynolds lui-même. À sa mort, elle fut achetée 40 liv. st. (1.000 fr.) par le peintre Richard Evans qui la céda au duc d'Aumale en août 1856. (Dossier du Musée Condé.)

57.

MME DE GENLIS A N. P. FORTH.

Je profite du départ de M. de Pont (1), intendant de Meiz, pour vous demander, Monsieur, un nouveau service. Il est intéressant pour le sort à venir de Paméla que je la fasse naturaliser dans six semaines et j'ai besoin pour cela de quelques titres qui puissent prouver qu'elle est née anglaise. Le seul qu'on désire et qui me tiendrait lieu de tous les autres, ce serait un certificat de Milord Mansfield qui assurerait que Paméla est née anglaise, fille de la nommée Mary Syms, et cette espèce de certificat aurait telle forme qu'il plairait à Milord, pourvu qu'il fût signé de lui. Ce serait une preuve suffisante car, dans tous les pays du monde, l'attestation d'un grand homme est un titre authentique. Obtenez-moi cette grâce de Milord Mansfield, je vous en conjure, Monsieur, j'y attache le plus grand prix, ce sera une nouvelle obligation que je vous aurai, je la sentirai bien vivement, et il me sera doux de devoir aussi à Milord Mansfield une grâce si intéressante et d'ajouter encore un nouveau sujet de reconnaissance à toute l'admiration que j'ai pour lui (2).

M. de Pont qui aura l'honneur de vous remettre cette lettre est un homme d'esprit, un magistrat considéré, jouissant d'une grande fortune, dont il fait un noble usage. Je suis amie de sa femme et vous me ferez bien grand plaisir de l'accueillir avec.

(1) Messire Jean de Pont, chevalier seigneur de Mandreu et de Forges, maître des requêtes, conseiller honoraire au Parlement de Paris, d'abord intendant de Moulins, puis de Rouen, avait épousé en mai 1766 Mlle de la Touche, fille de l'intendant des menus plaisirs du Roi. Il avait assisté Mme de Montesson, comme témoin, pour son mariage secret avec le duc d'Orléans (vendredi 23 avril 1773). Sa femme servait de trait d'union entre « la tautâtre » et Mme de Genlis ; c'est elle qui négocia le mariage de Pulchérie avec le vicomte de Valence. (Genlis, *Mém.* III, 324).

(2) Le contrat de mariage de Paméla avec Edouard Fitz Gerald, contrat passé le 26 décembre 1792 devant M^e Dorez, « notaire républicain de la résidence de Tournai en Flandre », fait mention de deux dépositions faites devant « Honorable Guillaume, comte de Mansfield, grand justicier d'Angleterre », toutes deux en date du 25 janvier 1786, qui autorisent la citoyenne Stéphanie-Félicité Ducrest Brulart Sillery à assister Anne-Caroline Stéphanie Syms, âgée de 19 ans environ, connue en France sous le nom de Paméla, native de Fogo, dans l'île de Terre-Neuve, fille de Guillaume Brixey et de Marie Syms.

vosre obligeance ordinaire ; il a le plus grand désir de faire con-
naissance avec vous.

Je vous prie, Monsieur, de me rappeler au souvenir de Mme
Forth et du charmant Naghtly, et de ne jamais douter des sen-
timents avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, vosre très
humble et très obéissante servante.

DUCREST GENLIS,
ce 12 octobre 1785.

Ayez donc la bonté de me mander ce que je vous dois pour le
petit compte de M. Elmsly et à qui je puis ici remettre cet ar-
gent ou si je l'enverrai par une occasion, parce que j'en ai de
fréquentes. Je n'ai point encore reçu ma caisse de cristaux, et je
l'attends avec bien de l'impatience.

A Monsieur Forth,
Portland Place, n° 35 à Londres.

Mr and Mme de Pont are very sorry not to have honour to
see Monsieur Forth.

They live in Burry Street, n° 5, près Piccadilly.

58.

LE DUC A N. P. FORTH.

Fontainebleau, ce 14 [octobre 1785].

Je suis charmé de recevoir de vos nouvelles, Monsieur, car je
trouvais que vous me négligiez un peu. Je vous serais très obligé
de me faire passer, le plus tôt que vous pourrez, la copie de mon
portrait par une occasion sûre ; je savais déjà que les 250 gui-
nées étaient payées, car M. Perrégaux m'en avait parlé.

Quand le dessin sera fait, je vous prierai de faire porter l'ori-
ginal chez le Prince de Galles en lui faisant dire que je le prie
de ne pas oublier qu'il m'a promis le sien (1). Je ne compte point

(1) L'original ne fut remis au prince de Galles qu'au printemps suivant. Un billet du futur George IV, daté de Carlton House, mardi 28 mars 1786, donne pour ce' audience à N. P. Forth, « dans le cours de la semaine, le jour qu'il lui plaira, entre midi et une heure ». Placé à Carlton House, le por-

aller en Angleterre avant Noël (1), mais j'espère bien avoir le plaisir de vous y voir dans le courant de février et cela en sera un grand pour moi, car vous connaissez, Monsieur, mon amitié pour vous. Voulez-vous dire bien des choses pour moi à Mme Forth.

59.

Paris, ce 8.

J'ai reçu hier, Monsieur, la seconde lettre que vous m'avez écrite où vous me mandez que vous regarderez comme nulle celle que vous aurez reçue de moi, en réponse à la première, jusqu'à ce que vous ayez une réponse à la seconde. Je me hâte de vous écrire pour confirmer la première réponse et vous prier de la prendre pour bonne et de m'envoyer au plus vite les éclaircissements que je vous demande.

Je vous prie de croire, Monsieur, que je ne me méfie de vous en aucune manière (2), que je compte sur vous et sur votre amitié, mais que je ne traiterai jamais avec qui que ce soit pour des affaires de ce genre, de la manière que vous me proposez dans votre lettre. J'attends votre réponse avec impatience.

trait fut endommagé dans l'incendie de 1820 et passa pour détruit. Le duc d'Aumale le retrouva en 1888, restauré tant bien que mal, dans la galerie de Hampton Court.

(1) La mort de son père (18 nov. 1785) et les premiers soins de la lourde succession devaient reculer ce projet de voyage. Devenu duc d'Orléans, Louis-Philippe-Joseph ne reviendra à Londres que le 19 avril 1786.

(2) N. P. Forth était, selon le mot de Maurepas, un « fier Anglais » dont le prince devait ménager la susceptibilité.

TABLE
CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE
DES LETTRES ⁽¹⁾

LE DUC DE CHARTRES A N. P. FORTH.

1778.

1. *Paris, 14 mai.* — Remercement pour un envoi de chevaux et de chiens. Sign.
2. *Paris, 27 décembre.* — Pour l'insertion d'une nouvelle dans les journaux les plus à la mode.

1779.

3. *Paris, 3 octobre.* — Demande d'une petite fille brune, jolie, âgée de six ans, qui ne sache pas un mot de français.
4. *Paris, 15 octobre.* — Rappel de la « longue lettre » précédente. Sign.
5. *Paris, 13 décembre.* — Encore la petite fille ; commandes faites à Darwine, le sellier.

1780.

6. *Paris, 12 février.* — Toujours la petite fille : trop de naissance et trop de parents.
7. *Paris, 17 avril.* — Protestation d'amitié et de reconnaissance pour la trouvaille du « petit ange ». Sign.
8. *Paris, 16 mai.* — Demande d'un passeport pour Jean Singleton qui va quérir quatre juments de course. Consultation au sujet d'un pari.
9. *Paris, 15 novembre.* — Recommandation pour Vestris ; il réclame l'extrait de baptême de la petite fille et un almanach pour 1781.

1781.

10. *Paris, 2 juin.* — Encore des passeports pour deux palefreniers. Sign.
11. *Paris, 27 juin.* — Il désire faire graver à Londres un dessin de ses filles avec Mme de Genlis, plus un portrait de Mme de Genlis, seule.
12. *Villers-Cotterets, 26 juillet.* — Presser les graveurs.

(1) Cette table renvoie simplement aux numéros des lettres.

1782.

13. *Paris, 12 février.* — Changement dans le dessin de la plus grande gravure. Il promet le secret sur la prochaine arrivée de Forth et le remercie des « superbes boucles ».
14. *LE DUC A MME FORTH, Paris, 2 avril.* — En échange d'une bassinoire et d'autres jolies choses, il lui annonce un service de porcelaine de Sèvres, d'après les *Oiseaux* de Buffon. Sign.
15. *LE DUC A N. P. FORTH. Paris, 26 juillet.* — Explication au sujet de son prochain établissement à Londres : un simple pied-à-terre. Demande d'une seconde petite fille pour mars prochain et d'un plan de Londres.
16. *S. l. n. d. [début d'août].* — Sur la porcelaine et la maison qu'il aimerait mieux louer qu'acheter : espoir de paix prochaine.
17. *Paris, 8 août.* — L'annonce de la paix pour l'hiver lui fait désirer son pied-à-terre. Il lui adresse le marquis Ducrest.
18. *Paris, 15 août.* — Réponse article par article touchant le projet de bail d'une maison dans Portland Place. Sans meubles !
19. *Paris, 18 août.* — Il s'en rapporte absolument à Forth pour les gravures, comme sur toutes autres choses.
20. *St-Leu, 25 août.* — A part les meubles, se déclare enchanté de la maison louée. Amical arrangement avec Forth qui y logera à demeure. Bail sous le nom du comte de Joinville. Rappel des boules et de la seconde petite fille.
21. *S. l. n. d. [début de septembre].* Sur le changement que Green doit faire, d'après la retouche de Myris, à la gravure de ses filles.
22. *Paris, 4 octobre.* — Encore la porcelaine, la petite fille et les meubles. Questions au sujet d'un pari. Départ pour l'Italie.
23. *MME DE GENLIS A FORTH. Bellechasse, 10 novembre 1782.* — Occasion pour faire venir la petite fille. Remercements à M. et à Mme Forth et offre de bons offices. Sign.
24. *LE DUC A FORTH. Paris, 22 novembre.* — Transmet une lettre de Myris au graveur pour quelques corrections au dessin.

1783.

25. *MME DE GENLIS A FORTH. Bellechasse, 4 janvier.* — Commisération pour le malheur de la petite fille, recueillie à son intention. Généreux mouvement de Pulchérie, à qui l'enfant était destinée. Pension et secours que la gouvernante assure à la mère de la petite borgne. Sign.
26. *LE DUC A FORTH. Paris, 6 mars.* — Lettres égarées. Incertitude de ses projets de voyage en Angleterre. Encore la porcelaine.
27. *Paris, 23 avril.* — Prochain séjour de trois semaines à Londres. Demande le secret sur son arrivée, encore incertaine.
28. *S. l., 26 avril.* — Billet à ordre de 60 guinées. Sign.

29. *Londres*, ce vendredi [mai]. — Enchanté de la maison qu'il étrenne : paiement d'estampes.
30. *S. l. n. d.* [Londres, mai]. — Arrangement pour le paiement des mémoires. Commande de lampes.
31. *Paris*, 8 août. — Il le prie d'établir Ducrest dans sa maison.
32. *Idem.* — Lettre de recommandation pour Ducrest.
33. DUCREST A FORTH. *Londres*, 14 août. — Envoi de mémoire sur une affaire : projet de compagnie d'assurances au capital de neuf millions. Droit de commission dont Forth disposerait en faveur des actionnaires qu'il recruterait. Sign.

1784.

34. LE DUC A FORTH. *S. l. n. d.* [Paris, début février 1784]. — Simple billet. Le duc recevra dans ses écuries les deux chevaux de Forth.
35. MME DE GENLIS A MME FORTH. *S. l. n. d.* [Paris, 22 février]. — Elle lui offre la loge du duc de Valois à la Comédie-Française pour le spectacle du lendemain.
36. LE DUC A FORTH. *S. l. n. d.* [Paris mars]. — Il le remboursera et le verra sûrement avant son départ ; malentendu au sujet des deux chevaux.
37. *Londres*, [2 avril]. — Compliments sur la tenue de la maison ; la porte des lieux à l'anglaise.
38. MME DE GENLIS A FORTH. *S. l. n. d.* [Bellechasse, fin avril]. — Elle lui adresse un paquet très important pour le prince et le conjure de le faire partir de la manière la plus sûre. Récent malheur de Mme de la Woestine.
39. *IDEM.* — Remercîments pour l'envoi du paquet.
40. *IDEM* [printemps de 1784]. — Demande de renseignements précis sur la naissance, les parents et la famille de Paméla.
41. *IDEM.* — Au sujet d'une bonbonnière, cadeau de Paméla à Naghty.
42. LE DUC A FORTH. *Versailles*, 19 juin. — Billet exprès. Commissions données à Howard, le sellier-carrossier.
43. *S. l.* 26 juillet. — Profession de foi. Confiance du prince dans le désintéressement de Forth ; pas d'économies sur le voyage d'affaires.
44. *S. l. n. d.* [sept.]. — Billet d'affaires. Rendez-vous aux vendanges.
45. *Paris*, 15 décembre. — Le prince, moins pressé d'argent que l'année précédente, attendra la baisse du taux. Commissions diverses : aiguilles, estampes, flanelle.

1785.

46. *Paris*, 20 janvier. — Commande de gants pour une dame ; sa prochaine arrivée à Londres.
47. *Paris*, 31 janvier. — Regrets de ne pouvoir loger Mme Forth durant son séjour. Questions d'installation. Laquais de place ; charbon.

48. *Paris, 3 février.* — Il sera à Londres le 11 ou 12 au plus tard. Nouveaux regrets à l'égard de Mme Forth.
49. MME DE GENLIS A FORTH. *Bellechasse, 11 février.* — Elle s'informe de la santé de Mme Forth qu'elle n'a pu fréquenter à son gré. Sign.
50. LE DUC A FORTH. *Eu, 15 [juin].* — Prochain départ de Mme de Genlis pour Londres où elle ne veut voir personne. Commissions et mémoires.
51. *Paris, 16 juillet.* — S'informe des commandes faites à Parker et Howard. Réforme du prince de Galles ; cours des actions des Indes. Séjour à Brighton à la fin du mois. Ordre à Hammersley de payer les chevaux de carrosse au prince de Galles. Sign. initiales.
52. *Brighton, lundi [25 juillet].* — Remercîments à M. et à Mme Forth des soins qu'ils ont pris de Mme de Genlis. Avis à Hammersley. Règlement de comptes.
53. MME DE GENLIS A FORTH. *St-Leu, 30 juillet.* — Courage du « gouverneur » dans la tempête. Un oubli de Myris. Assurances de gratitude. Sign.
54. LE DUC A FORTH. *Brighton, 31 juillet.* — N'ira point à Londres. Avis à Tattersall.
55. *Paris, 14 août.* — Regrets à Lord Mansfield. Recommandations au sujet de son portrait par Reynolds. Diverses commissions : pilules, chapeaux, caisse de Mme de Genlis.
56. *Paris, 27 août.* — Etablit un homme à demeure dans sa maison de Londres pour l'achat de chevaux de carrosse. Exigence de Reynolds : copie et gravure du portrait. Sign. initiales.
57. MME DE GENLIS A FORTH. *S. l. n. d., 12 octobre.* — Sollicite un certificat de lord Mansfield afin de faire naturaliser Pamela. Recommandation pour M. de Pont, porteur de la lettre. Petite dette. Sign.
58. LE DUC A FORTH. *Fontainebleau, 14 [octobre].* — Lui envoyer la copie de son portrait et faire porter l'original chez le prince de Galles.
59. *Paris, 8, s. d.* — De sa façon de traiter en affaires.

Vu, le 2 février 1926.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
FERDINAND BRUNOT.

Vu
et permis d'imprimer.
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
P. LAPIE.



